

LES HÉROS DE LA FOI

14^{ème} au 17^{ème} Siècle



Bibliothèque Oeuvre du Salut



Édition 2024

Portraits de revivalistes

Bibliographies de grands

hommes et femmes de

prières du 14^{ème} au 18^{ème}

Siècle

**© 2024 Edition : OES Printing House
Mission Œuvre du Salut
Yaoundé – Cameroun
Tél : (+237) 656 19 53 19
www.oeuvredusalut.org**

Tous droits de reproduction et de traduction réservés.

ISBN : 617-60001-2-453-5

Imprimé au Cameroun Par OES Printing House

AVERTISSEMENT

Ce livre est strictement interdit à la vente. Il peut être reproduit, et traduit dans d'autres langues avec l'autorisation de l'auteur (la bibliothèque œuvre du salut), à condition que ce soit à but évangélique et dans la gratuité.

TABLE DE MATIERE

| | |
|---|-----|
| AVERTISSEMENT | v |
| TABLE DE MATIERE..... | vi |
| NOTES AUX LECTEURS..... | vii |
| Jérôme Savonarole (1452-1498) | 11 |
| Martin Luther (1483-1546) | 17 |
| Guillaume Farel (1489-1565) | 41 |
| John Bunyan (1628-1688) | 66 |
| George Fox (1624-1691) | 75 |
| Philip Jacob Spener (1635-1705)..... | 83 |
| Susanna Wesley, la Mère de John et Charles Wesley (1669-1742) | 87 |
| Jonathan Edwards (1703 - 1758) | 95 |
| John Wesley (1703-1791) LE TISON ARRACHE DU FEU par Orlando Boyer..... | 101 |
| Charles Wesley (1707-1788) | 119 |
| LE CHOEUR DU REVEIL EVANGELIQUE | 119 |

NOTES AUX LECTEURS

Le présent travail est un recueil d'hommes et de femmes ayant marqué leur génération par leur vie de consécration à notre Seigneur Yéhoshoua Mashiah (Jésus-Christ).

D'ores et déjà, la Bible comporte un assez grand nombre d'héros de la foi, chacun ou plusieurs à la fois ayant impacté leur entourage en plusieurs lieux (Israël, Egypte, Babylonie, etc.), et dont la lecture et la connaissance de leur marche avec le Seigneur des seigneurs est d'une très grande édification comme l'a dit l'apôtre Paul dans 1 Corinthiens 10 :11 « Or toutes ces choses leur sont arrivées pour servir d'exemples, et elles ont été écrites pour notre instruction, nous qui sommes arrivés à la fin des âges». Il est donc capital de constater que la Bible à elle seule contient le nécessaire pour un véritable éveil en matière d'exemples de marcheurs avec Adonai Yahweh. Il est aussi à noter que YHWH le seul Dieu vivant n'a jamais laissé un siècle sans visiter la terre au travers d'un de ses prophètes, depuis la création du monde jusqu'à nos jours.

Le chef de l'Eglise Yéhoshoua Mashiah n'a pas cessé d'envoyer les apôtres et prophètes après l'époque de l'Eglise primitive comme beaucoup le croient, au contraire, le Seigneur Jésus Christ a toujours continué de visiter la terre, à manifester sa sagesse infiniment variée au travers de l'Eglise qu'il s'est acquise par son sang et il le fera jusqu'à ce qu'il enlève son Eglise. Et même après cela il se souviendra toujours de son alliance en tendant davantage la main à ceux des temps fâcheux, c'est même là la preuve de sa toute puissance. C'est à cause de cette fidélité du Seigneur, que

nous (équipe de la Bibliothèque Chrétienne Œuvre du Salut) avons entrepris de recueillir et mettre en ordre l'histoire d'hommes et de femmes qui se sont laissés utilisés par Jésus Christ pour manifester sa gloire et produire un réveil après ceux de l'époque des premiers chrétiens.

Bien évidemment, le but de ce travail de recueil des héros de la foi n'est pas de glorifier ces grands hommes de réveil ou de dire aux chrétiens de mettre en eux leur foi, non plus de suivre les courants religieux fondés par certains d'entre eux, car bien que tous ces hommes et femmes aient marqué leur siècle, il laisse à regretter la fin de certains d'entre eux ou de leur ministère [Mieux vaut la fin d'une chose que son commencement...Ecclésiaste7 :8]. Au contraire, nous voulons montrer aux Hommes comment notre Dieu est vivant dans tous les âges et que dans votre époque vous pouvez être celui/celle ou ceux par qui il peut passer pour répandre son réveil dans votre entourage (famille, lieu de service, quartier, village, ville, pays ou continent) et s'inspirant de ces héros, leur vie de prière, leur foi, leur persévérance, leur faiblesse, leur renoncement, leur amour pour Dieu et l'appropriation des intérêts de Dieu au détriment des leurs.

Par la grâce de notre Seigneur nous avons pu faire plusieurs recueils sur plusieurs siècles, sur plusieurs continents et dans plusieurs pays selon la disponibilité des traces. Le classement suivant l'ordre chronologique nous a permis de bien comprendre un fonctionnement de Jésus Christ en ce qui concerne les rencontres, les contacts entre ses oints et les différentes implications. A juste titre nous avons l'exemple de Georges Müller dans ces lignes : « Ce fut vers cette époque, après avoir reçu l'appel

à devenir missionnaire, qu'il logea pendant deux mois au fameux orphelinat de A. H. Franke. Bien que ce fervent serviteur de Dieu soit mort depuis près de cent ans (en 1727), son orphelinat était toujours régi par la même règle qui consistait à se fier entièrement à Dieu pour assurer toute subsistance. A peu près au moment où George Müller se trouvait à l'orphelinat, un dentiste, monsieur Graves, abandonna ses activités professionnelles qui lui procuraient un revenu de 7 500 dollars par an pour devenir missionnaire en Perse, se fiant uniquement dans les promesses de Dieu pour sa subsistance. C'est ainsi que George Müller, le nouveau prédicateur, reçut lors de cette visite l'inspiration qui le conduisit plus tard à fonder son orphelinat sur les mêmes principes ». Bien entendu, il ne s'agit pas d'un recueil exhaustif, il sera complété à chaque fois que nous trouverons de nouveaux héros de la foi digne d'être ajoutés. Ce travail nous a rassuré de la fidélité du Seigneur qui n'a pas changé comme le disent les écritures (Hébreux 13 :8). Nous avons pu constater que toutes les générations ont été visitées par le Seigneur jusqu'à ce jour, que toute la Gloire lui revienne.

Nous croyons et nous prions que la lecture de ce recueil suscite en vous un feu pour le réveil et qu'aucun handicap ou tout autre raison ne vous empêche d'être un instrument de qualité entre les mains de notre Seigneur Jésus-Christ de Nazareth.

Rodrigue TAMBOU FOKO



Jérôme Savonarole (1452-1498)

**PRECURSEUR DE LA GRANDE
REFORME** par Orlando Boyer

Il passait des nuits entières à prier et il reçut des révélations lors d'extase ou de visions. Ses livres sur l'humilité, la prière, l'amour, continuent à exercer une grande influence. On anéantit le corps de ce précurseur de la Grande Réforme, mais on ne put étouffer les vérités que Dieu, par son intermédiaire, avait gravées dans le cœur des hommes.

Le peuple italien affluait à Florence en nombre toujours plus grand. Le célèbre Dame ne pouvait contenir les multitudes innombrables. Le prédicateur Jérôme Savonarole brûlait du feu de l'Esprit Saint et pressentant l'imminence du jugement de Dieu, il tonnait contre le vice, le crime et la corruption effrénée dans l'Eglise. Le peuple délaissa alors la lecture des publications mondaines et ordinaires pour lire les sermons du fougueux prédicateur ; il cessa de chanter les chansons des rues et se mit à chanter les hymnes de Dieu. A Florence, les enfants firent des processions pour recueillir les masques de carnaval, les livres obscènes et tous les objets superflus qui servaient la seule vanité. Avec tous ces objets, ils firent sur la place publique une pile de vingt mètres de haut et y mirent le feu. Pendant que cette pile brûlait, la foule chantait des hymnes et les cloches de la ville sonnaient pour annoncer la victoire. Si la situation politique avait alors été ce qu'elle fut plus tard en Allemagne, l'intrépide et pieux Jérôme Savonarole aurait été sans

aucun doute l'instrument utilisé pour lancer le mouvement de la Grande Réforme à la place de Martin Luther. Malgré tout, Savonarole devint l'un des hérauts audacieux et fidèles qui conduisirent le peuple vers la source pure et les vérités apostoliques des Saintes Ecritures.

Jérôme était le troisième des sept enfants de la famille Savonarole. Ses parents étaient cultivés et mondains et ils jouissaient d'une grande influence. Son grand-père paternel était un médecin célèbre de la cour du duc de Ferrare et les parents de Jérôme désiraient voir leur fils prendre la suite de son grand-père. Au collège, il se distingua par son application. Cependant, l'étude de la philosophie de Platon et d'Aristote ne fit que l'enorgueillir. Sans aucun doute, ce furent les œuvres du célèbre homme de Dieu, Thomas d'Aquin, qui eurent le plus d'influence sur lui, outre les Ecritures elles-mêmes, et qui l'amenèrent à consacrer son cœur et sa vie à Dieu. Encore enfant, il avait l'habitude de prier, et en grandissant, sa ferveur dans la prière et le jeûne augmenta. Il passait des heures d'affilée à prier. La décadence de l'Eglise, envahie par les vices et les péchés de toutes sortes, le luxe et l'ostentation des riches en face de l'immense misère des pauvres l'affligeaient. Il passait de longs moments seul dans la campagne et au bord du Pô, dans la méditation et la contemplation de la présence de Dieu, à chanter ou à pleurer selon les sentiments qui brûlaient en lui. Alors qu'il était encore très jeune, Dieu commença à lui parler par des visions. La prière était son meilleur réconfort ; les marches de l'autel, où il restait prosterné des heures entières, étaient souvent mouillées de ses larmes.

Il arriva un jour où Jérôme tomba amoureux d'une jeune Florentine. Mais lorsque la jeune fille lui fit comprendre que son orgueilleuse famille ne consentirait jamais à une union avec un membre de la famille Savonarole, que les siens méprisaient, Jérôme abandonna complètement l'idée de se marier. Il se remit à prier avec une ferveur toujours plus grande. Plein de ressentiment envers le monde, désillusionné quant à ses propres désirs, sans personne qui puisse le conseiller et las des injustices et perversités qui l'entouraient et auxquelles il ne pouvait rien faire, il résolut de se tourner vers la vie monastique. Lorsqu'il se présenta au couvent, il ne demanda pas l'honneur de se faire moine, mais seulement qu'on l'accepte afin de faire les travaux les plus humbles à la cuisine, dans le jardin et dans le monastère. Au couvent, Savonarole se consacra avec encore plus d'acharnement à la prière, au jeûne et à la contemplation en présence de Dieu. Il se distingua parmi les autres moines par son humilité, sa sincérité et son obéissance ; c'est pourquoi il fut choisi pour enseigner la philosophie, poste qu'il occupa jusqu'à son départ du couvent. Après avoir passé sept ans au monastère de Bologne, Frère Jérôme partit pour le couvent de Saint Marc à Florence. A son arrivée, sa désillusion fut très grande de voir qu'à Florence, les gens étaient aussi dépravés que partout ailleurs. Il n'avait toujours pas reconnu que seule la foi en Christ peut apporter le salut. Sa première année au couvent de Saint Marc terminée, il fut nommé instructeur des novices et enfin, prédicateur du monastère. Bien qu'il eût à sa disposition une excellente bibliothèque, Savonarole fit de plus en plus appel à la Bible comme livre de texte. Il ressentait de plus en plus la terreur et la vengeance du jour du Seigneur qui approchait et il se mettait parfois à tonner depuis la chaire contre l'impiété du peuple. Si peu de monde

assistait à ses prédications que Savonarole décida de se consacrer entièrement à l'instruction des novices. Toutefois comme Moïse, il ne pouvait échapper à l'appel de Dieu. Un jour, alors qu'il s'adressait à une religieuse, il vit subitement les cieux s'ouvrir et devant ses yeux, défilèrent toutes les calamités qui allaient arriver à l'Eglise. Alors il crut entendre une voix venant du ciel, qui lui ordonnait d'annoncer toutes ces choses. Convaincu que la vision lui venait du Seigneur, il se remit à prêcher avec une voix de tonnerre. Avec une onction renouvelée du Saint-Esprit, les sermons dans lesquels il condamnait le péché étaient si véhéments que nombre de ceux qui l'entendaient en restaient un certain temps étourdis et sans le moindre désir de parler dans les rues. Il était courant, pendant ses sermons, d'entendre résonner les sanglots et les pleurs des gens dans l'église. En d'autres occasions, les hommes comme les femmes, de tous âges et de toutes classes sociales, éclataient en pleurs véhéments. La ferveur de Savonarole dans la prière augmentait tous les jours et sa foi grandissait dans les mêmes proportions. Souvent, tandis qu'il priaît, il tombait en extase. Une fois, alors qu'il était assis en chaire, il eut une vision qui le laissa immobile pendant cinq heures ; et pendant tout ce temps son visage resplendissait et ceux qui étaient dans l'église le contemplaient. Partout où Savonarole prêchait, ses sermons contre le péché suscitaient une profonde terreur. Les hommes cultivés commencèrent alors à venir écouter ses prédications à Florence ; il devint nécessaire de tenir les cultes dans le Dome, la célèbre cathédrale, où il continua à prêcher pendant huit ans. Les gens se levaient en pleine nuit pour attendre dans la rue l'heure d'ouverture de la cathédrale. Le régent corrompu de Florence, Laurent de Médicis, tenta par tous les moyens possibles, flatterie, pots-de-vin,

menaces et prières, de convaincre Savonarole de cesser de prêcher contre le péché et en particulier contre la dépravation des Médicis. Finalement, se rendant compte que tout était inutile, il engagea le célèbre prédicateur Frère Mariano pour prêcher contre Savonarole. Frère Mariano prêcha, mais on ne prêta nulle attention à son éloquence ni à sa rouerie et il ne se hasarda plus à prêcher. Ce fut à cette époque que Savonarole prophétisa que Laurent, le Pape et le roi de Naples allaient mourir dans l'année, ce qui fut effectivement le cas.

Après la mort de Laurent, Charles VIII, roi de France, envahit l'Italie et l'influence de Savonarole augmenta encore. On délaissait la littérature ordinaire et mondaine pour lire les sermons du célèbre prédicateur. Les riches secourraient les pauvres au lieu de les opprimer. Ce fut à cette époque que le peuple prépara un grand bûcher sur la " piazza " de Florence pour y brûler d'innombrables objets servant à inciter vices et vanités. La grande cathédrale du Dome ne pouvait plus contenir les foules immenses qui s'y pressaient. Cependant, le succès de Savonarole fut de courte durée. Le prédicateur fut menacé, excommunié et enfin, en 1498, sur ordre du Pape, il fut pendu et son cadavre fut brûlé en place publique. C'est par ces mots: " Le Seigneur a tant souffert pour moi! " que s'acheva la vie terrestre de l'un des martyrs les plus grands et les plus dévoués de tous les temps.

Bien que jusqu'à l'heure de sa mort, il ait soutenu bon nombre des erreurs de l'Eglise catholique romaine, il enseignait que tous ceux dont la foi était réelle faisaient partie de la véritable Eglise. Il ne cessait de nourrir son âme de la Parole de Dieu. Les marges des pages de sa bible étaient pleines de notes écrites lors de ses

méditations sur les Ecritures Il connaissait par coeur une grande partie de la Bible et pouvait ouvrir le livre et y trouver sur-le-champ n'importe quel texte. Il passait des nuits entières à prier et il reçut des révélations lors d'extase ou de visions. Ses livres sur l'humilité, la prière, l'amour, continuent à exercer une grande influence. On anéantit le corps de ce précurseur de la Grande Réforme, mais on ne put étouffer les vérités que Dieu, par son intermédiaire, avait gravées dans le cœur des hommes.



Martin Luther (1483-1546)

LE GRAND REFORMATEUR Par
Orlando Boyer

L'un des professeurs les plus célèbres de Leipzig, connu comme "la lumière du monde", dit de Luther : " Ce moine fera honte à tous les docteurs; il annoncera une doctrine nouvelle et réformerà toute l'Eglise, parce qu'il se base sur la Parole du Christ, la Parole à laquelle personne au monde ne peut résister, que personne ne peut réfuter, même lorsqu'on l'attaque avec toutes les armes de la philosophie." Jamais nulle part dans le monde, on n'a écrit de livre plus facile à comprendre que la Bible. Comparée aux autres livres, elle est comme le soleil par rapport à toutes les autres lumières. Ne vous laissez convaincre par personne de l'abandonner sous aucun prétexte. Si vous vous en écartez un instant, tout est perdu; on pourra vous entraîner n'importe où. Si vous restez fidèle aux Ecritures, vous serez victorieux". – Luther Dans sa prison, après sa condamnation par le Pape à être brûlé vif, Jean Hus déclara: "Ils peuvent tuer l'oie (dans sa langue, hus signifie oie), mais dans cent ans apparaîtra un cygne qu'ils ne pourront brûler."

Il neigeait et un vent glacé hurlait furieusement autour de la maison, le jour où ce "cygne" naquit à Eisleben en Allemagne. Le lendemain, le nouveau-né fut baptisé dans l'église Saint Pierre et

Saint Paul, et comme c'était la Saint Martin, l'enfant reçut le nom de Martin Luther.

Cent deux ans après que Jan Hus eut rendu l'âme sur le bûcher, le "cygne" affichait à la porte de l'église de Wittemberg ses quatre-vingt-quinze thèses contre la vente des indulgences, acte qui fut à l'origine de la Grande Réforme. Jean Hus s'était trompé de deux années seulement dans sa prédiction. Afin de donner toute sa valeur à l'œuvre de Martin Luther, il faut se rappeler l'obscurantisme et la confusion qui régnaien à l'époque de sa naissance. D'après les estimations, au moins un million d'Albigeois étaient morts en France sur l'ordre du Pape d'exterminer sans pitié ces "hérétiques" (qui soutenaient la Parole de Dieu). Wycliffe, "l'étoile du matin de la Réforme", avait traduit la Bible en langue anglaise. Jean Hus, disciple de Wycliffe, était mort sur le bûcher en Bohème en suppliant le Seigneur de pardonner à ses persécuteurs. Jérôme de Prague, compagnon de Hus et érudit, avait subi le même supplice, chantant des hymnes dans les flammes jusqu'à ce qu'il rende son dernier soupir. Wessel, célèbre prédicateur d'Erfurt, avait été mis en prison pour avoir enseigné que le salut s'obtenait par la grâce. Mis aux fers, il mourut quatre ans avant la naissance de Luther. En Italie, quinze ans après la naissance de Luther, Savonarole, homme de Dieu et fidèle prédicateur de la Parole, fut pendu et son corps réduit en cendres, sur ordre de l'Eglise. C'est à cette époque que naquit Martin Luther. Comme nombre d'hommes parmi les plus célèbres, il appartenait à une famille pauvre. Il avait l'habitude de dire: "Je suis fils de paysans, mon père, mon grand-père et mon arrière-grand-père étaient de vrais paysans". Puis, il ajouta: " Nous avons autant de raisons de nous glorifier de notre

ascendance que le diable de s'enorgueillir de ce qu'il descend des anges".

Les parents de Martin devaient travailler sans répit et sans repos pour habiller, nourrir et éduquer leurs sept enfants. Le père travaillait dans les mines de cuivre et la mère, en plus de ses tâches domestiques, transportait du bois pour le feu sur son dos. Non seulement ses parents se préoccupaient de la croissance physique et intellectuelle de leurs enfants, mais ils se souciaient également de leur développement spirituel. Lorsque Martin eut l'âge de la raison, son père lui apprit à se mettre à genoux à côté de son lit, le soir avant de se coucher, et à prier Dieu afin que l'enfant "se souvienne de son Créateur" (Ecclésiaste 12:1).

Sa mère était sincère et pieuse; ainsi, elle apprit à ses enfants à considérer tous les moines comme des hommes saints et toute transgression des règlements de l'Eglise comme une transgression des lois de Dieu. Martin apprit les Dix Commandements et le Notre Père, à respecter le Saint Siège dans la Rome lointaine et sacrée et à regarder avec révérence tout ossement ou morceau de vêtement ayant appartenu à un saint. Cependant, sa religion reposait davantage sur un Dieu juge vengeur plutôt qu'ami des petits enfants (Matthieu 19:13-15). Une fois adulte, Luther écrivit : "Entendre mentionner le nom du Christ me faisait trembler et pâlir, car on m'avait appris à Le considérer comme un juge coléreux. On nous avait appris que nous devions nous-mêmes faire propitiation pour nos péchés; que nous ne pouvions pas racheter suffisamment nos fautes et qu'il était nécessaire de recourir aux saints du ciel et de prier Marie pour qu'elle intercède en notre faveur afin de détourner de nous la colère du Christ".

Le père de Martin, très satisfait des résultats scolaires de son fils dans la petite ville où ils demeuraient, décida de l'envoyer, lorsqu'il eut treize ans, à l'école franciscaine de la ville de Magdeburg.

Le jeune garçon se présentait souvent à la confession où le prêtre lui imposait pénitence et l'obligeait à faire de bonnes actions afin d'obtenir l'absolution. Martin s'efforçait sans répit d'obtenir la faveur de Dieu au moyen de la piété, et ce même désir l'amena plus tard à la vie monastique.

Pour subvenir à ses besoins à Magdeburg, Martin devait demander l'aumône dans les rues, chantant de porte en porte. Ses parents, pensant que cela irait mieux à Eisenach, l'envoyèrent étudier dans cette ville où, en outre, habitaient des parents de sa mère. Néanmoins, ces parents ne lui apportèrent aucune aide et le jeune garçon dut continuer à demander l'aumône pour pouvoir se nourrir.

Alors qu'il était sur le point d'abandonner ses études, pour prendre un travail manuel, une dame aisée, Madame Ursule Cota, impressionnée par ses prières à l'église et émue par l'humilité avec laquelle il recevait les restes de repas qu'on lui donnait à sa porte, l'accueillit au sein de sa famille. Pour la première fois, Luther découvrit ce qu'était l'abondance. Des années plus tard, il parlait d'Eisenach comme de "la ville bien-aimée". Lorsque Luther fut devenu célèbre, l'un des enfants de la famille Cota alla faire des études à Wittenberg, où Luther l'accueillit chez lui.

Pendant son séjour chez madame Cota, sa tendre mère adoptive, Martin fit des progrès très rapides et reçut une solide instruction. Son maître, Jean Trebunius, était un homme cultivé et soigné. Il ne maltraitait pas ses élèves comme le faisaient les autres maîtres. On

raconte que lorsqu'il rencontrait les enfants de son école, il les saluait en retirant son chapeau, car "personne ne savait si parmi eux ne se trouvaient pas de futurs docteurs, régents, chanceliers ou rois [...]" Quant à Martin, l'ambiance de l'école et du foyer lui permit de se forger un caractère fort et inébranlable, si nécessaire pour affronter les ennemis redoutables de Dieu.

Martin était plus sérieux et plus pieux que les autres enfants de son âge. C'est en pensant à cela que Madame Cota, à l'heure de sa mort, dit que Dieu avait bénii son foyer à partir du jour où Luther y était entré.

Pendant ce temps, la situation économique des parents de Martin s'était quelque peu améliorée. Le père avait acquis un four pour fondre le cuivre et il en acheta ensuite deux autres. Il avait été élu conseiller de sa ville et il commençait à faire des projets pour l'instruction de ses enfants. Cependant, Martin n'eut jamais honte de ses jours d'épreuves et de misère ; au contraire, il les considérait comme la main de Dieu qui l'avait guidé, dirigé et préparé pour sa grande œuvre. Personne ne peut, une fois adulte, affronter sérieusement et avec courage les vicissitudes de la vie si l'expérience ne lui a rien appris dans sa jeunesse.

A dix-huit ans, Martin désirait faire des études universitaires. Son père, conscient des capacités de son fils, l'envoya à Erfurt qui était alors le centre intellectuel du pays, où plus de mille étudiants suivaient des cours. Le jeune homme étudia avec tant d'acharnement qu'à la fin du troisième trimestre, il obtint le grade de bachelier en philosophie. A vingt et un ans, il atteignit le deuxième grade académique, celui de docteur en philosophie ; les

étudiants, les professeurs et les autorités lui rendirent l'hommage qu'il méritait.

Dans la ville d'Erfurt même, on comptait cent propriétés appartenant à l'Eglise, y compris huit couvents. Il y avait également une importante bibliothèque qui dépendait de l'université, où Luther passait tout son temps libre. Il priait toujours Dieu avec ferveur pour qu'il lui accorde sa bénédiction dans ses études. Il avait coutume de dire: "Bien prier est la partie la plus importante des études." Un de ses camarades écrivit à son sujet: "Chaque matin, il fait précéder ses études d'une visite à l'église et d'une prière à Dieu". Son père, qui désirait voir Martin devenir un célèbre avocat, lui acheta le Corpus juris, une grande œuvre de jurisprudence qui coûtait très cher. Cependant l'âme de Martin désirait Dieu avec ardeur et par-dessus toutes choses. Divers événements influencèrent Luther, l'amenant à embrasser la vie monastique, une décision qui emplit son père de tristesse et horrifia ses compagnons de l'université.

Premièrement, dans la bibliothèque, il découvrit le merveilleux Livre des livres, la Bible complète, en latin. Jusqu'alors Luther avait cru que les petits extraits choisis par l'Eglise pour être lus le dimanche, constituaient la totalité de la Parole de Dieu. Après avoir lu la Bible pendant un long moment, il s'écria: " Oh! Si la Providence pouvait me donner un tel livre, pour moi tout seul! " A mesure qu'il lisait les Ecritures, son cœur se mit à percevoir la lumière que répandait la Parole de Dieu et son âme à ressentir une soif de Dieu toujours plus grande. A l'époque où il devint bachelier, ses longues heures d'étude le rendirent malade et sa maladie l'amena aux portes de la mort. Ainsi, sa faim de la parole de Dieu

s'enracina encore plus profondément dans le cœur de Luther. Quelque temps après cette maladie, alors qu'il rendait visite à sa famille, il reçut un coup d'épée et il faillit mourir deux fois avant qu'un chirurgien ne réussisse à guérir la blessure. Pour Luther, le salut de son âme prévalait sur tout autre désir. Un jour, un de ses amis intimes d'université fut assassiné. " Ah!, s'écria Luther, horrifié, que serait-il advenu de moi si j'avais été appelé dans l'autre vie si inopinément? " Mais parmi tous ces événements, celui qui ébranla le plus l'esprit de Luther, fut celui qu'il vécut pendant un terrible orage alors qu'il revenait de chez ses parents. Il ne pouvait se mettre à l'abri nulle part. Le ciel était en feu, les éclairs déchiraient les nuages sans arrêt. Soudain, un éclair frappa à côté de lui. Luther, rempli d'épouvante et se sentant déjà près de l'enfer, se prosterna en criant: " Sainte Anne, sauve-moi et je me ferai moine! "

Plus tard, Luther appela cet incident: " Ma voie royale vers Damas " et il tint la promesse qu'il avait faite à Sainte Anne. Il invita alors ses camarades à dîner avec lui. Après le repas, alors que ses amis se divertissaient en discutant tout en écoutant de la musique, il leur annonça soudain qu'à partir de ce moment, ils pouvaient le considérer comme mort, car il allait entrer au couvent. Ses amis essayèrent en vain de le dissuader. Dans l'obscurité de cette même nuit, le jeune homme, qui n'avait pas encore vingt-deux ans, se rendit au couvent des Augustins, frappa, la porte s'ouvrit et Luther entra. Le professeur admiré et fêté, la gloire de l'université, celui qui avait passé des jours et des nuits penchées sur ses livres, n'était plus maintenant qu'un simple frère augustin !

Le monastère des Augustins était le meilleur des cloîtres d'Erfurt. Ses moines étaient les prédicteurs de la ville, très estimés pour leurs œuvres de charité envers la classe pauvre et opprimée. Il n'y eut jamais dans ce couvent un moine plus soumis, plus dévoué et plus pieux que Martin Luther. Il effectuait les travaux les plus humbles, comme portier, fossoyeur, balayeur de l'église et des cellules des moines. Il ne refusait pas de sortir mendier le pain quotidien pour le couvent dans les rues d'Erfurt.

Pendant son année de noviciat, avant qu'il fasse ses vœux, les amis de Luther firent tout ce qui était en leur pouvoir pour le dissuader de persévérer dans sa décision. Les camarades qu'il avait invités à dîner pour leur annoncer son intention de se faire moine, restèrent deux jours près du portail du couvent, dans l'espoir qu'il reviendrait vers eux. Le père de Luther faillit devenir fou lorsqu'il comprit que ses prières étaient inutiles et que tous les projets qu'il avait faits pour l'avenir de son fils étaient détruits. Luther s'excusait en disant: "J'ai fait une promesse à Sainte Anne, pour sauver mon âme. Je suis entré au couvent et j'ai accepté cette condition spirituelle uniquement pour servir Dieu et lui plaire pour l'éternité."

Cependant, Luther s'était fait trop d'illusions. Après avoir essayé de crucifier sa chair par des jeûnes prolongés, en s'imposant les privations les plus sévères, en effectuant un nombre incalculable de veilles, enfermé dans sa cellule, il devait encore lutter contre les mauvaises pensées. Son âme clamait : 'Donne-moi la sainteté ou je meurs pour toute l'éternité ; emporte-moi vers le fleuve aux eaux pures et non à ces sources d'eaux contaminées ; conduis-moi vers les eaux de vie qui jaillissent du trône de Dieu".

Un jour, Luther trouva dans la bibliothèque du couvent une vieille bible en latin, attachée à la table par une chaîne ; pour lui, ce fut un trésor infiniment plus précieux que tous les trésors littéraires du couvent. Il fut si complètement absorbé par sa lecture que pendant des semaines entières, il oubliait de répéter les prières du jour de l'ordre. Ensuite, réveillé par la voix de sa conscience, Luther se repentit de sa négligence ; ses remords étaient tels qu'ils l'empêchaient de dormir. Il s'efforça donc de réparer son erreur et il y mit tant d'acharnement qu'il en oubliait de se nourrir.

Dans cet état, décharné par tant de jeûnes et de veilles, il se sentit oppressé par la crainte au point d'en perdre connaissance et de tomber sur le sol. C'est ainsi que le trouvèrent les autres moines qui admirèrent une fois de plus son exceptionnelle piété ! Luther ne reprit conscience que lorsqu'un groupe de frères du chœur l'entourèrent en chantant. La douce harmonie arriva jusqu'à son âme et réveilla son esprit. Cependant, même à ce moment-là il lui manquait encore la paix perpétuelle de l'âme, il n'avait pas encore entendu le chœur céleste chanter : "Gloire à Dieu et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ". A cette époque, le vicaire général de l'ordre des Augustins, Staupitz, vint en visite au couvent. C'était un homme de grand discernement et d'une piété profonde ; il comprit immédiatement le problème du jeune moine et lui offrit une bible dans laquelle celui - ci put lire: "Le juste vivra par la foi". Depuis bien longtemps, Luther soupirait : " Oh, que Dieu me donne un tel livre rien que pour moi!" Maintenant il l'avait enfin! Il trouva un grand réconfort à la lecture de la Bible, mais la tâche ne pouvait être accomplie en un jour. Il resta donc plus résolu que jamais à atteindre la paix par la vie monastique, jeûnant et passant des nuits entières sans dormir. Gravement malade, il s'écria: "Mes péchés,

mes péchés!" Bien que sa vie fût sans tache, comme il l'affirmait et comme d'autres en témoignaient, il se sentait coupable devant Dieu, jusqu'à ce qu'un vieux moine lui rappelât une parole du Credo : "Je crois dans le pardon des péchés". Il vit alors que Dieu avait non seulement pardonné les péchés de Daniel et de Simon Pierre, mais également les siens. Peu de temps après ces événements, Luther fut ordonné prêtre. La première messe qu'il célébra fut un grand événement. Son père, qui ne lui avait pas pardonné depuis le jour où il avait abandonné ses études de jurisprudence, y assista, après être venu à cheval de Mansfield en compagnie de vingt-cinq amis et avec un don important pour le couvent. Lorsqu'il eut vingt-cinq ans, Luther fut nommé à la chaire de philosophie de Wittenberg, où il alla vivre dans le couvent de son ordre. Cependant, son âme avait soif de la Parole de Dieu et de la connaissance de Christ. Outre les occupations que lui imposait sa chaire de philosophie, il se consacra à l'étude des Ecritures et en cette première année il obtint le titre de "licencié ès Ecritures". Son âme brûlait du feu du ciel; de toutes parts affluaient des multitudes pour écouter ses sermons, jaillis directement de son cœur, sur les merveilleuses vérités que lui révélaient les Ecritures. L'un des professeurs les plus célèbres de Leipzig, connu comme "la lumière du monde", dit de lui: " Ce moine fera honte à tous les docteurs; il annoncera une doctrine nouvelle et réformerà toute l'Eglise, parce qu'il se base sur la Parole du Christ, la Parole à laquelle personne au monde ne peut résister, que personne ne peut réfuter, même lorsqu'on l'attaque avec toutes les armes de la philosophie."L'un des moments cruciaux de la vie de Luther fut sa visite à Rome. Une grave dispute avait surgi entre sept couvents d'Augustins et il fut décidé de porter les points de désaccord devant

le Pape pour qu'il tranche. Comme Luther était le plus habile et le plus éloquent et qu'il était en outre très estimé et respecté par tous ceux qui le connaissaient, il fut choisi pour représenter son couvent à Rome. Luther fit le voyage à pied en compagnie d'un autre moine. En ce temps là, Luther était toujours fidèle et entièrement dévoué à l'Eglise catholique. Quand ils arrivèrent enfin à un endroit sur la route d'où l'on pouvait voir la ville célèbre, Luther tomba à genoux et s'exclama: "Ville sainte, je te salue!"

Les deux moines passèrent un mois à Rome où ils visitèrent les divers sanctuaires et les lieux de pèlerinage. Luther célébra la messe dix fois. Il regretta que ses parents ne fussent pas encore morts, parce qu'il aurait pu les délivrer du purgatoire! Un jour, montant les saintes marches à genoux, afin d'obtenir l'indulgence que le chef de l'Eglise promettait en récompense de ce sacrifice, les paroles de Dieu résonnèrent dans ses oreilles avec un bruit de tonnerre: "Le juste vivra par la foi." Luther se leva et s'en alla, tout honteux.

Après avoir vu la corruption qui régnait partout à Rome, son âme se raccrocha encore davantage à la Bible. De retour à son couvent, le vicaire général insista pour qu'il suivît les cours nécessaires pour obtenir le titre de docteur, qui lui donnerait le droit de prêcher. Néanmoins, conscient de l'énorme responsabilité que ceci entraînerait devant Dieu et ne voulant pas céder, Luther dit: "C'est une chose d'une extrême importance pour un homme de parler à la place de Dieu [...] Ah! Docteur, en me demandant cela, vous m'ôtez la vie; je ne tiendrai pas plus de trois mois". Le vicaire général lui répondit: "Cela n'a pas d'importance, qu'il en soit ainsi au nom de Dieu, car Dieu a aussi besoin au ciel d'hommes consacrés et

intelligents". Elevé à la dignité de docteur en théologie, Luther brûlait plus encore du désir d'approfondir ses connaissances dans les Saintes Ecritures; il fut alors nommé prédicateur de la ville de Wittenberg. Les livres qu'il étudia et leurs marges pleines d'annotations en toutes petites lettres servent encore d'exemple aux érudits d'aujourd'hui, pour le soin et la méthode que Luther mit à ses études. Celui-ci écrivit au sujet de la grande transformation que subit sa vie à cette époque - là: "Avec le désir ardent de comprendre la Parole de Dieu, je me mis à étudier son épître aux Romains. Je notai que dans le premier chapitre, il est établi que la justice de Dieu se révèle dans l'Evangile (Romains 16:17). Je détestais l'expression: "la justice de Dieu", parce que selon ce que j'avais appris, je la considérais comme un attribut du Dieu saint qui le poussait à châtier les pécheurs. En dépit de ma vie irréprochable de moine, ma conscience troublée me montrait que j'étais un pécheur devant Dieu. Ainsi, je détestais un Dieu juste qui châtiait les pécheurs [...] Ma conscience était inquiète et au plus profond de moi, mon âme se révoltait. Cependant, je revenais sans cesse au même verset, parce que je voulais connaître ce qu'enseignait Paul. Finalement, après avoir médité ce point pendant des jours et des nuits, Dieu, en sa grâce infinie, me montra le verset: Le juste vivra par la foi. Je vis alors que la justice de Dieu, dans ce verset, est la justice que l'homme pieux reçoit de Dieu par la foi, comme un présent." C'est ainsi que l'âme de Luther se libéra de son esclavage. Il écrivit: "Je me sentis alors renaître et au paradis. Les Ecritures tout entières avaient maintenant pour moi une autre signification; je les étudiai en détail afin d'y découvrir tout ce qu'elles enseignaient sur la justice de Dieu. Avant, ces paroles

m'étaient odieuses; maintenant, je les recevais avec le plus grand amour. Ce verset fut pour moi la porte d'entrée au paradis.

" Après cette merveilleuse expérience, Luther prêcha tous les jours; en certaines occasions, il lui arriva même de faire jusqu'à trois prédications le même jour, comme il le rapporta lui-même: "Ce qu'est le pasteur pour le troupeau, la maison pour l'homme, le nid pour l'oisillon, le rocher pour la chèvre sauvage, le ruisseau pour le poisson, voilà ce qu'est la Bible pour les âmes fidèles." Enfin, la lumière de l'Evangile déchirait les ténèbres dans lesquels il vivait, et l'âme de Luther brûlait de conduire ceux qui l'écoutaient jusqu'à l'Agneau de Dieu, qui efface tous les péchés.

Luther fit en sorte que le peuple considère la vraie religion, non pas comme une simple profession de foi ou un système de doctrines, mais comme la vie même en Dieu. La prière n'était plus un exercice dépourvu de sens, mais une communion avec Dieu qui nous aime d'un amour infini. Par le biais de ses sermons, Luther révéla le cœur de Dieu à des milliers d'auditeurs, à travers son propre cœur. Lors d'une convention d'Augustins, Luther fut invité à prêcher, mais au lieu de délivrer un message doctrinal de sagesse humaine, comme on s'y attendait, il prononça une homélie ardente contre la langue médisante des moines. Les Augustins, impressionnés par ce message, l'élirent directeur avec la charge de onze couvents!

Luther ne se contentait pas de prêcher la vertu, il la mettait en pratique et aimait vraiment son prochain. A cette époque, la peste, venue d'Orient, frappa Wittenberg. On calcule que le quart de la population de l'Europe, la moitié de la population de l'Allemagne, fut fauché par la peste. Lorsque les professeurs et les étudiants fuirent la ville, ils insistèrent pour que Luther les suivît, mais celui-

ci répondit: "Où fuir? ma place est ici; le devoir ne me permet pas d'abandonner mon poste, avant que Celui qui m'y a placé ne m'appelle. Ce n'est pas que je ne craigne pas la mort, j'espère simplement que le Seigneur me donnera du courage." C'est ainsi que Luther continua d'exercer son ministère, prenant soin de l'âme et du corps de ses semblables pendant un temps d'affliction et d'angoisse universelles. La réputation du jeune moine s'étendit très loin. Pendant ce temps sans s'en rendre compte, tout en travaillant infatigablement pour l'Eglise, il s'était écarté de la voie libérale où s'était engagée l'Eglise dans sa doctrine et dans la pratique. Au mois d'octobre 1517, Luther afficha à la porte de l'église du château de Wittenberg ses 95 thèses, dont la teneur était que Christ demandait que l'on se repente et s'attriste pour le péché commis, et non la pénitence. Luther afficha ses thèses ou propositions en vue d'un débat public à la porte de l'église, comme c'était alors la coutume. Mais celles-ci, rédigées en latin, furent sur le champ traduites en allemand, en hollandais et en espagnol. En moins d'un mois, à la surprise de Luther, elles étaient parvenues en Italie et faisaient trembler les bases du vieil édifice de Rome.

La conséquence de cet affichage des 95 thèses à la porte de l'église de Wittenberg fut la naissance de la Réforme, c'est-à-dire, que cet acte fut à l'origine du grand mouvement des âmes qui, dans le monde entier, désiraient ardemment retrouver la source pure, la Parole de Dieu. Cependant, Luther n'attaquait pas l'Eglise catholique; au contraire, il prenait la défense du pape contre les vendeurs d'indulgence. Au mois d'août 1518, Luther fut appelé à Rome pour y répondre à l'accusation d'hérésie qu'on lui intentait. Néanmoins, l'électeur Frédéric refusa de le laisser sortir du pays et Luther reçut ordre de se présenter à Augsbourg. "Ils vont te brûler

vif", lui dirent ses amis. Luther leur répondit alors résolument: "Si Dieu soutient la cause, la cause l'emportera".

L'ordre que le nonce du pape donna à Luther à Augsbourg fut clair: "Rétractez-vous ou vous ne sortirez pas d'ici". Mais, Luther réussit à fuir par une petite porte dans le mur de la ville, en profitant de l'obscurité de la nuit. A son retour à Wittenberg, un an après l'affichage de ses thèses, Luther était devenu le personnage le plus populaire de toute l'Allemagne. Il n'y avait pas de journaux à l'époque, mais Luther répondait à toutes les critiques et ces réponses étaient ensuite publiées sous forme d'opuscules. Les écrits de Luther publiés ainsi constituent aujourd'hui une centaine de volumes. Erasme, le célèbre humaniste et érudit hollandais, écrivit à Luther: "Vos livres sont en train de réveiller tout le pays [...]. Les hommes les plus éminents d'Angleterre apprécient vos écrits [...]." Lorsque la bulle d'excommunication envoyée par le pape arriva à Wittenberg, Luther répondit par un traité adressé au pape Léon X, où il l'exhortait à se repentir au nom du Seigneur. La bulle du pape fut brûlée loin des murs de la ville de Wittenberg devant une grande foule. A ce sujet, Luther écrivit au vicaire général: "Au moment de brûler la bulle, je tremblais et je priais, mais maintenant je suis satisfait d'avoir accompli cet acte énergique". Luther n'attendit pas l'excommunication du pape, mais quitta immédiatement l'Eglise de Rome pour rejoindre l'Eglise du Dieu vivant. Toutefois, l'empereur Charles Quint, qui allait convoquer sa première Diète dans la ville de Worms, demanda à Luther de comparaître afin de répondre, en personne, aux charges de ses accusateurs. Les amis de Luther lui déconseillèrent vivement d'y aller, rappelant: "Jan Hus ne s'est-il pas rendu à Rome pour y être brûlé, en dépit de la promesse de l'Empereur qu'il aurait la vie

sauve?" Mais en réponse à tous leurs efforts pour le dissuader de comparaître devant ses ennemis, Luther, fidèle à l'appel de Dieu, leur dit: "Même s'il y a à Worms autant de démons que de tuiles sur les toits, j'ai confiance en Dieu et j'irai". Après avoir donné des instructions au sujet de son œuvre, au cas où il ne reviendrait pas, il partit.

Pendant son voyage vers Worms, la foule se pressait en masse pour voir le grand homme qui avait eu le courage de défier l'autorité du pape. A Mora, il prêcha en plein air, parce que les églises étaient trop petites pour les énormes foules qui voulaient entendre ses sermons. A la vue des clochers des églises de Worms, il se dressa dans la voiture dans laquelle il voyageait et se mit à chanter son hymne, le plus célèbre de la Réforme: Ein Feste Burg, c'est-à-dire "Notre Dieu est une forteresse". Lorsqu'il entra enfin dans la ville, il était escorté d'une foule beaucoup plus nombreuse que celle qui avait accueilli Charles Quint. Le lendemain, il fut présenté devant l'empereur, au côté duquel se tenaient le délégué du pape, six électeurs de l'empire, vingt-cinq ducs, huit margraves, trente cardinaux et évêques, sept ambassadeurs, les députations de dix villes et un grand nombre de princes, comtes et barons.

On pourrait facilement croire que le réformateur était un homme de grand courage et de grande force physique pour oser affronter tant de bêtes sauvages dont le seul et ardent désir était de le mettre en pièces. Mais, à la vérité, il avait passé une grande partie de sa vie à l'écart des hommes et, surtout, le voyage l'avait bien affaibli car il avait dû avoir recours aux soins d'un médecin. Néanmoins, il ne perdit pas sa fermeté et il se montra plein de courage, non pas du sien propre, mais par la puissance de Dieu.

Conscient qu'il devait comparaître devant l'une des assemblées d'autorités religieuses et civiles les plus imposantes de tous les temps, Luther passa la nuit précédente à veiller. Prosterné, le visage contre terre, il lutta avec Dieu, pleurant et suppliant. Un de ses amis l'entendit prier ainsi: "Oh Dieu Tout-Puissant! La chair est faible, le diable est fort! Oh, Dieu, mon Dieu! Je te supplie de rester à mes côtés pour affronter la raison et 'la sagesse du monde. Fais-le, car toi seul le peux. Il ne s'agit pas de ma cause, mais de la tienne. Qu'ai-je à voir avec les grands de ce monde? C'est ta cause, Seigneur, ta cause juste et éternelle. Sauve-moi, ô Dieu fidèle! Je n'ai confiance qu'en toi, ô Dieu, mon Dieu [...] Je suis prêt à donner ma vie, comme un agneau. Le monde ne réussira pas à réduire ma conscience au silence, même s'il est plein de démons; et si mon corps doit être détruit, mon âme t'appartient et sera avec toi pour l'éternité [...] "

On raconte que le lendemain. lorsque Luther passa le seuil de la salle où il devait se présenter devant la Diète, le général vétéran Freudsburg mit la main sur l'épaule du

Réformateur et lui dit: "Petit moine, tu vas affronter une bataille différente, que ni moi ni aucun capitaine n'avons jamais affrontée, même lors de nos plus sanglantes conquêtes. Mais, si la cause est juste, et tu es convaincu qu'elle l'est, avance au nom de Dieu et ne crains rien car Dieu ne t'abandonnera pas". Le grand général ne savait pas que Martin Luther avait déjà gagné la bataille par la prière et qu'il entrait uniquement pour informer ses pires ennemis de cette victoire. Lorsque le nonce du pape exigea que Luther se rétractât devant l'auguste assemblée, celui-ci répondit: "Si vous ne m'avez pas convaincu d'erreur par le témoignage des Ecritures

ou par vos arguments - puisque je ne crois ni dans le pape ni dans les conciles, car il est évident qu'ils se sont souvent trompés et qu'ils se contredisent entre eux - ma conscience doit obéir à la Parole de Dieu. Je ne peux pas me rétracter, je ne peux rien retirer car il n'est ni juste ni sûr d'agir contre sa conscience. Que Dieu me soit en aide, amen."De retour dans sa chambre, Luther leva les mains vers le ciel, et le visage illuminé, s'exclama: "Que tout soit consommé! Que tout soit consommé! Si j'avais mille têtes, je me les ferais toutes couper avant de me rétracter!"

La ville de Worms se réjouit, en apprenant la réponse hardie faite par Luther au nonce du pape. Les paroles du Réformateur furent rapportées et répandues au sein de la population qui lui rendit un hommage bien mérité. Bien que les papistes n'eussent pas obtenu de l'empereur, à cause de la grande influence du Réformateur, qu'il violât le sauf-conduit accordé et qu'il fit brûler le soi-disant hérétique sur le bûcher, Luther dut toutefois affronter un autre grave problème. L'édit d'excommunication entra immédiatement en vigueur; Luther était donc considéré comme un criminel et, une fois la durée de son sauf-conduit écoulée, il devrait être livré à l'empereur; tous ses livres devaient être confisqués et brûlés; lui venir en aide de quelque façon que ce soit serait considéré comme un crime capital.

Mais il est facile à Dieu de prendre soin de ses enfants. Sur le chemin de retour à Wittenberg, Luther fut soudain entouré dans un bois par une bande de cavaliers masqués, qui, après avoir renvoyé les personnes qui l'accompagnaient, le conduisirent au milieu de la nuit au château de Wartburg, près d'Eisenach. C'était un stratagème du prince de Saxe pour sauver Luther de ses ennemis qui

prémédiairent de l'assassiner avant qu'il n'arrivât chez lui. Au château, Luther passa de nombreux mois incognito; il prit le nom de Chevalier Georges et le monde extérieur le crut mort. De fidèles serviteurs de Dieu priaient jour et nuit. Les paroles du peintre Albert Dürer expriment les sentiments du peuple: " Ô Dieu! si Luther est mort, qui nous expliquera l'Evangile maintenant?" Toutefois, de sa retraite, à l'abri de ses ennemis, Luther avait toute liberté pour écrire; le monde comprit ensuite, au vu d'une telle quantité de littérature, qu'il s'agissait de l'œuvre de la plume même de Luther et qu'en fait celui-ci était vivant. Le Réformateur connaissait bien l'hébreu et le grec et, en trois mois, il traduisit le Nouveau Testament en allemand. Quelques mois plus tard, l'œuvre, une fois imprimée, était dans les mains du peuple. Il se vendit cent mille exemplaires de cette œuvre en quarante ans, en plus des cinquante-deux éditions qui furent imprimées dans d'autres villes. C'était pour l'époque un tirage considérable, mais Luther n'accepta pas un centime de droits d'auteur. La plus grande œuvre de sa vie fut sans doute de donner la Bible dans sa propre langue au peuple allemand, après son retour à Wittenberg. Certes, il y avait d'autres traductions, mais elles étaient écrites dans un allemand latinisé que le peuple ne comprenait pas. La langue allemande de l'époque était un ensemble de dialectes, mais dans sa traduction de la Bible, Luther employa un langage que tous comprenaient, celui-là même que des hommes comme Goethe et Schiller utilisèrent pour écrire leurs œuvres. Le succès de sa traduction des Saintes Ecritures à l'usage des plus humbles est confirmé par le fait qu'après quatre siècles, on considère encore sa traduction comme la principale. Un autre facteur important qui contribua au succès de cette traduction fut que Luther était un érudit en hébreu et en grec, ce qui lui permit

de traduire directement à partir des langues d'origine. Néanmoins, la valeur de son œuvre ne se base pas uniquement sur les indiscutables dons de linguiste de son auteur, mais bien sur le fait que Luther connaissait la Bible mieux que quiconque, puisqu'il avait ressenti l'angoisse éternelle et qu'il avait trouvé dans les Ecritures la seule véritable consolation. Luther connaissait intimement et aimait sincèrement l'Auteur du Livre. En conséquence, son cœur brûlait du feu et de la puissance du Saint-Esprit. C'est là le secret qui lui permit de traduire cette œuvre immense en allemand en si peu de temps.

Comme on le sait, la force de Luther et de la Réforme fut la Bible. De Wartburg, Luther écrivit à son peuple de Wittenberg: "Jamais nulle part dans le monde, on n'a écrit de livre plus facile à comprendre que la Bible. Comparée aux autres livres, elle est comme le soleil par rapport à toutes les autres lumières. Ne vous laissez convaincre par personne de l'abandonner sous aucun prétexte. Si vous vous en écartez un instant, tout est perdu; on pourra vous entraîner n'importe où. Si vous restez fidèle aux Ecritures, vous serez victorieux". Après avoir quitté son habit de moine, Luther décida de quitter complètement la vie monastique; il épousa Katharina von Bora, une religieuse cistercienne qui avait également quitté le cloître après avoir compris qu'une telle vie était contraire à la volonté de Dieu. Le personnage de Luther, assis près de la cheminée chez lui avec sa femme et ses six enfants qu'il aimait tendrement, inspire les hommes davantage que le grand héros qui se présenta devant le légat pontifical à Augsbourg. Lors des cultes domestiques, la famille se groupait autour d'un

harmonium pour louer Dieu tous ensemble. Le Réformateur lisait le Livre qu'il avait traduit pour le peuple, puis tous louaient Dieu et priaient jusqu'à ce qu'ils ressentissent la présence divine parmi eux.

Luther et son épouse s'aimaient profondément. C'est lui qui dit : "Je suis riche, Dieu m'a donné ma nonne et trois fils, les dettes ne me font pas peur: c'est Katharina qui paie tout." Katharina von Mora était estimée de tous. En fait, certains en vinrent à la critiquer parce qu'elle était trop économique; mais que serait-il advenu de Martin Luther et de toute sa famille, si elle avait agi comme lui? On raconte que, profitant du fait que sa femme était malade, il donna son propre repas à un étudiant qui avait faim. Il n'acceptait rien de ses élèves et refusait de vendre ses écrits, laissant tout le profit aux typographes. Au cours de ses méditations sur les Ecritures, il oubliait souvent de manger. Alors qu'il écrivait son commentaire du psaume 23, il resta trois jours enfermé dans sa chambre, avec du pain et du sel pour toute nourriture. Lorsque sa femme fit ouvrir la porte par un serrurier, ils le trouvèrent en train d'écrire, plongé dans ses pensées et complètement étranger à tout ce qui se passait autour de lui. Il est difficile de se faire une idée exacte de tout ce que nous devons aujourd'hui à Martin Luther. La façon dont il a ouvert la voie pour que le peuple soit libre de servir Dieu conformément à ses lois, dépasse notre compréhension. C'était un grand musicien et il écrivit quelques-uns des hymnes les plus spirituels que l'on chante encore aujourd'hui. Il prépara le premier recueil d'hymnes grâce à un grand travail de compilation et il établit la coutume de faire chanter ensemble les gens qui assistaient au culte. Il insista pour que non seulement les garçons, mais aussi les filles, reçoivent une instruction, se convertissant ainsi en père des écoles publiques. Avant Luther, le sermon avait peu d'importance dans les

cultes, mais il en fit la partie principale. Il donna l'exemple lui-même pour contribuer à établir cette coutume; en effet c'était un prédicateur d'une grande éloquence. Il n'avait pas une très haute opinion de lui-même, mais ses messages venaient du plus profond de son cœur, à tel point que le peuple ressentait la présence de Dieu lorsqu'il prêchait. A Zwickau, il prêcha devant vingt-cinq mille personnes sur la place publique. On calcule qu'il écrivit cent quatre-vingt volumes dans sa langue maternelle et presque autant en latin. Malgré les diverses maladies dont il souffrait, il n'en continuait pas moins ses efforts, disant: "Si je mourais dans mon lit, ce serait une honte pour le pape." On attribue généralement le grand succès de Luther à son intelligence extraordinaire et à ses dons remarquables. En réalité, il avait coutume de prier pendant des heures entières. Il disait que s'il ne passait pas deux heures en prière le matin, il s'exposait à ce que Satan gagne la victoire sur lui dans la journée. Un biographe écrivit: "Le temps qu'il passe à prier engendre le temps nécessaire pour tout ce qu'il fait. Le temps qu'il passe à sonder la Parole vivifiante, lui emplit le cœur qui ensuite déborde dans ses sermons, dans sa correspondance et dans ses enseignements." Sa femme disait que les prières de Luther "ressemblaient parfois aux demandes insistantes de son petit garçon Hanschen qui avait confiance en la bonté de son père; parfois aussi, c'était comme la lutte d'un géant dans les affres du combat." Dans L'Histoire de l'Eglise chrétienne de Souer, on peut lire: "Martin Luther prophétisait, évangélisait, parlait en langues et les interprétait, il manifestait tous les dons du Saint-Esprit." A soixante-deux ans, il fit son dernier sermon sur le texte: " Cachez ces choses aux sages et aux connaisseurs et révélez-les aux enfants." Ce même jour, il écrivit à Katharina, son épouse bien-

aimée: "Remets ton fardeau au Seigneur et il te soutiendra. Amen". Cette phrase est tirée de sa dernière lettre. Toute sa vie il s'attendait à ce que le pape parvînt à mettre à exécution sa menace répétée de le faire brûler vif. Toutefois, ce n'était pas la volonté de Dieu. Le Christ l'appela à lui lors d'une crise cardiaque à Eisleben, sa ville natale. Les dernières paroles de Luther furent: "Je vais remettre mon esprit". Puis il loua Dieu à haute voix: "Ô, mon Père céleste! mon Dieu, Père de notre Seigneur Jésus- Christ, en qui je crois, que j'ai prêché et à qui je me suis confessé, que j'ai aimé et loué [...] Ô, mon Seigneur bien-aimé Jésus-Christ, je te recommande ma pauvre âme. Oh, mon Père céleste, très bientôt, je devrai abandonner ce corps, mais je sais que je resterai éternellement auprès de toi et que rien ne pourra m'arracher de tes mains!" Puis, après avoir récité trois fois Jean 3:16, il répéta: "Père, en tes mains je remets mon esprit, pour que tu me délivres, Dieu fidèle", puis il ferma les yeux et s'endormit. Un immense cortège de croyants qui l'aimaient sincèrement, précédé de cinquante cavaliers, sortit d'Eisleben pour se rendre à Wittenberg, passa la porte de la ville où le Réformateur avait, des années plus tôt, brûlé la bulle d'excommunication et entra par les portes de cette même église où, il y avait vingt-neuf ans, Luther avait affiché les 95 thèses. Pendant le culte funèbre, le pasteur Bugenhagen et Melanchthon, le compagnon inséparable de Luther, prononcèrent chacun un discours. Puis, on ouvrit la sépulture, placée auparavant à côté de la chaire et on y déposa le corps de Luther. Quatorze ans plus tard, le corps de Melanchthon trouva le repos de l'autre côté de la chaire dans cette même église. Autour de ces deux sépultures, reposent les dépouilles de plus de quatre-vingt-dix maîtres de l'Université.

Les portes de l'église du château furent détruites par un incendie pendant le bombardement de Wittenberg en 1760, mais elles furent remplacées par des portes en bronze en 1812, sur lesquelles on trouve gravées les 95 thèses. Mais ce grand homme, qui persévéra dans la prière, laissa gravée, non dans le métal qui finit par se ronger, mais dans des centaines de millions d'âmes immortelles, la Parole de Dieu qui portera ses fruits pour l'éternité.



Guillaume Farel (1489-1565)

**LE REFORMATEUR FRANCAIS, LE PREMIER ET LE
PLUS VAILLANT MISSIONNAIRE DU
PROTESTANTISME DE LANGUE FRANCAISE** par
Frédéric Godet

Or, en ce même jour, lorsque le soir fut venu, il leur dit : Passons de l'autre côté de l'eau. Et, laissant les troupes, ils l'emmenèrent avec eux, lui étant déjà dans la nacelle; et il y avait aussi d'autres petites nacelles avec lui. Et il se leva un si grand tourbillon de vent, que les vagues se jetaient dans la nacelle, de sorte qu'elle s'emplissait déjà. Or il était à la poupe, dormant sur un oreiller; et ils le réveillèrent et lui dirent : Maître ! ne te soucies-tu point que nous périssons ? Mais lui, étant réveillé, tança le vent, et dit à la mer : Tais-toi, sois tranquille. Et le vent cessa, et il se fit un grand calme. Puis il leur dit : Pourquoi êtes-vous ainsi craintifs ? Comment n'avez-vous point de foi ? Et ils furent saisis d'une grande crainte et ils se disaient l'un à l'autre : mais qui est celui-ci, que le vent même et la mer lui obéissent ? Marc, IV, 37-41

Le catholicisme, c'est l'homme substitué à Dieu. Le protestantisme, c'est Dieu remis à la place usurpée par l'homme.

Et d'abord, le catholicisme substitue la parole de l'homme à la Parole divine. Ses autorités, ce sont les traditions des Pères de l'Eglise, les décrets des conciles et les décisions papales. C'est sous ce joug humain et faillible que le catholique fait plier sa conscience. Le protestantisme écoute avec respect ce que les chrétiens

vénérable de tous les temps ont dit et pensé. Mais il n'attribue une autorité infaillible qu'à l'Ecriture Sainte.

Le catholicisme substitue, en second lieu, l'œuvre de l'homme à l'œuvre de Dieu. Ce qui nous sauve, selon lui, ce sont nos propres mérites acquis par les actes religieux de la confession et de la communion, par les pénitences imposées de la part de l'Eglise, par les Pater noster et les Ave Maria un certain nombre de fois récités, par l'achat des lettres d'indulgence, par la soumission aux ordonnances de l'Eglise, et enfin, si, malgré tout cela, il reste encore quelque chose à faire après cette vie, par les souffrances du purgatoire. Le protestant, au contraire, ne reconnaît de mérite que celui de Jésus-Christ seul, qu'il a acquis par son obéissance sans tache et sa mort volontaire, et qu'il fait rejaillir, dans son immense amour, sur quiconque accepte avec foi et humilié son œuvre de Sauveur. Le catholicisme va plus loin encore. Il ose en plus d'un point substituer la personne de l'homme à celle de Dieu. Il pose le prêtre comme intermédiaire nécessaire entre le Seigneur et le fidèle, tellement que dans la grande affaire du salut, l'âme a beaucoup plutôt à s'adresser cette question : A quoi en suis-je avec mon prêtre, avec l'Eglise ? que celle-ci : A quoi en suis-je avec mon Seigneur, avec le Ciel ? Le saint béatifié, le patron du lieu, la vierge Marie, puis bientôt l'image matérielle, le tableau, la statue, la relique, l'os, le vêtement, sont également substitués au Dieu vivant et seul adorable, dans l'invocation populaire. Le protestantisme a horreur de tout ce qui tend à mettre une créature quelconque entre l'âme et son Sauveur, entre le sarmement et son cep, et à reporter sur la créature l'honneur qui n'appartient qu'à Dieu. La subtile distinction catholique entre culte d'adoration et

culte d'invocation ne tranquillise nullement la conscience. Son mot d'ordre est franchement et sur tous les points : Gloire à Dieu seul !

Cette chute profonde qu'a faite le catholicisme, ne trouve son pendant que dans celle du paganisme au sein de la première création. Au temps de la Réformation, elle n'échappait qu'aux regards de ceux qui fermaient les yeux pour ne point voir.

Aussi de toutes parts sentait-on le besoin d'une restauration religieuse et morale. Les peuples, les magistrats, les empereurs, trouvant tous dans la religion, telle qu'elle se pratiquait sous leurs yeux, moins de moralité que dans leur propre conscience, criaient d'une commune voix : Réforme ! De grands théologiens et ceux d'entre les évêques qui avaient encore le sentiment de la sainteté de leur charge, ne cessaient aussi de crier : Réforme !

Trois conciles, solennellement assemblés, s'étaient eux-mêmes associés à ce cri, dans le siècle qui précéda la Réformation, et avaient reconnu la nécessité d'une réforme dans l'Eglise, dans les chefs et dans les membres, dans la foi et dans les mœurs ! Le pape lui-même, enfin avait bien été obligé de se mettre à la remorque du sentiment universel et de répéter après tous les autres : Réforme ! Mais à chaque fois des obstacles, suscités par le mauvais vouloir et la perfidie de ceux qui ne se souciaient pas de réforme, précisément parce que c'était eux qui en avaient besoin, entravèrent la réalisation d'un vœu si juste et si général. Nous avons rappelé déjà, comme exemple, la conduite de Martin V, à Constance ! Et au milieu de cette tempête, dans laquelle menaçait de sombrer l'Eglise, Jésus semblait dormir "Les vagues de l'ignorance, de la superstition, de la corruption morale envahissaient la nacelle, la couvrirent de leur écume. Quelques nautoniers obscurs,

connaissant seuls le vrai Rédempteur, l'appelaient avec angoisse, lui criant : Seigneur ! Nous périssons ! Sauve-nous ! Il paraissait sourd à ces appels. Dormait-Il réellement ? Non certes ! Dans la gloire où Il est entré, le Gardien d'Israël, le divin Chef de l'Eglise, ne sommeille ni ne s'endort. Il attendait seulement que la détresse fût au comble, afin qu'il fût bien constaté que nul que Lui ne pouvait aider. Et alors Il se leva ! Et quelle ne fut pas la majesté de ce lever !

On a discuté pour savoir si la Réformation prit proprement naissance en Allemagne, en Suisse ou en France. La vérité est que, lorsque Jésus se leva pour sauver son Eglise, ce ne fut, à proprement parler, ni à Erfurt dans la cellule où priait Luther, ni à Einsiedeln dans l'église où prêchait Zwingle, ni à Paris dans la salle académique où enseignait Lefèvre et où l'entendait Farel; ce fut dans tous ces lieux à la fois. Ce que le Seigneur a dit de sa dernière venue : Comme l'éclair brille et se fait voir en même temps depuis un bout du ciel jusqu'à l'autre, il en sera de même à l'avènement du Fils de l'homme, cette parole s'applique déjà en quelque manière au grand jour de la Réformation, prélude de l'avènement final du Seigneur.

En 1512, Lefèvre, professeur à l'Université de Paris, opposait à la justice des œuvres la vraie justice dont parle saint Paul quand il dit : Vous êtes sauvés par la grâce, par la foi; et il annonçait en termes non couverts le prochain renouvellement de l'Eglise.

En 1516, Zwingle, sans jamais avoir entendu prononcer le nom de Lefèvre, prêchait dans les églises d'Einsiedeln et de Glaris, au cœur de la Suisse, le pur évangile de la grâce de Dieu : "J'ai commencé, dit-il lui-même, à prêcher l'Evangile l'an de grâce

1516." En 1517, Luther, au nord de l'Allemagne, aux oreilles de qui n'avaient probablement jamais retenti les noms de Lefèvre et de Zwingle, affichait à la porte de l'église de Wittemberg ces 95 thèses qui parcoururent l'Allemagne et l'Europe avec une rapidité qui semble une anticipation de nos temps, et furent, pour le nouveau paganisme qui menaçait de submerger l'Eglise, le solennel : Tais-toi ! du Seigneur.

Cette simultanéité remarquable du mouvement réformateur sur des points aussi distants, montrerait à elle seule que cette œuvre ne fut pas l'œuvre d'un homme, mais celle de Dieu seul. C'est ce que confirmara, j'espère, le tableau de cette œuvre elle-même.

La réformation de Neuchâtel a eu lieu en 1530, treize ans après le commencement du mouvement religieux en Allemagne (31 octobre 1517). Cinq ans auparavant, Zurich, le premier d'entre tous les cantons, avait aboli la messe et rétabli l'Evangile (12 avril 1525). Il ne s'était écoulé que deux ans depuis que Berne (février 1528), un an depuis que Bâle avaient accompli la même œuvre. En vous faisant faire connaissance aujourd'hui avec l'homme qui fut le principal instrument de la réformation de l'Eglise dans notre pays, Farel, en poursuivant dès l'enfance le récit de cette vie si active et si agitée, nous nous trouverons en contact avec l'œuvre de la Réformation dans la plupart des endroits que nous venons de nommer, et nous aurons ainsi l'occasion de jeter un coup d'œil rapide sur cette œuvre hors de chez nous, aux différentes phases de son développement.

Au midi de la France, en Dauphiné, dans une contrée alpestre dont les vallons sont arrosés par les petites rivières qui, de leurs eaux écumeuses, grossissent la Durance, affluent du Rhône, dans le

district dont les collines sont dominées par le Mont de l'Aiguille et le Col de Glaize, se trouvait, il y a plus de trois siècles et demi, et se trouve encore, un hameau entouré de gazons fleuris et caché à demi par les arbres qui l'entourent. Il s'appelle encore à cette heure : Les Farelles. (Je tiens ce nom de M. Eward, ecclésiastique neuchâtelois, ancien pasteur à St- Laurent-du-Cros, à une lieue de ce hameau). Là se distinguait au-dessus des chaumières du hameau une maison de plus grande apparence, le château d'un noble de campagne, une gentilhommière, comme l'on disait, où vivait une famille qui faisait partie des serviteurs les plus dévoué de la papauté. Ce fut dans cette maison, dont l'emplacement et les ruines sont encore reconnaissables aujourd'hui, que naquit, en 1480, Guillaume Farel, le Réformateur de notre pays.

Il fut élevé dans les pratiques de la dévotion romaine la plus scrupuleuse. A l'âge de sept ou huit ans, son père et sa mère le conduisirent en pèlerinage sur une montagne qui dominait la Durance, et où se trouvait un endroit nommé la Sainte- Croix.

"La croix qui est en ce lieu, disait-on, est du propre bois en lequel Jésus- Christ a été crucifié, et le cuivre de la croix est du bassin dans lequel il lava les pieds de ses Apôtres." Les crédules parents et l'enfant contemplèrent avec dévotion ces objets sacrés; ils ouvrirent de plus grands yeux encore quand le prêtre, leur faisant remarquer un petit crucifix suspendu à la croix, leur dit : "Voyez ce petit crucifix : Quand les diables font les grêles et les foudres, il se meut tellement qu'il semble se détacher de la croix comme voulant courir contre le diable, et il jette des étincelles de feu contre le mauvais temps. Si cela ne se faisait, il ne resterait rien sur la terre." D'un naturel ardent, d'une imagination vive, d'un cœur naïf

et plein de droiture, le jeune enfant se jeta de toute son âme dans cette dévotion superstitieuse. Plus tard, quand la lumière de la Parole de Dieu l'eut tiré de ces ténèbres, il ne se rappelait pas sans amertume le temps ainsi employé.

"L'horreur me prend", écrit-il dans son livre intitulé : du vrai visage de la Croix, "vu les heures, les prières et les services divins que j'ai faits et fait faire à de semblables objets." Mais lors même qu'une si malsaine nourriture était offerte à cette avide, une vraie pitié ne s'en développait pas moins chez le jeune Farel. Les grandeurs de la création qui l'entouraient, les cimes couvertes de neiges éternelles qui dominaient son hameau, les rochers qu'il escaladait avec un indomptable courage élevaient son âme au-dessus de ses étroites superstitions vers ce Dieu qui n'habite pas dans des maisons faites de mains et qui n'a pas besoin d'être servi par les hommes, lui qui donne la vie et la respiration à toutes choses, et en qui nous avons la vie, le mouvement et l'être. Une ardente soif de vie et de lumière se développait ainsi dans ce jeune cœur. Farel, pressé par ces besoins d'une nature plus relevée, demanda à son père la permission d'étudier. Celui-ci aurait préféré pour Guillaume la carrière des armes, qui, dans ce temps, était ordinairement celle des jeunes nobles; mais il ne s'opposa pas au désir de son fils. Farel, après avoir travaillé pendant plusieurs années en Dauphiné et étudié la langue latine sous des maîtres fort inéptes, comme il le dit lui-même, partit pour la capitale, Paris, dont l'université remplissait alors le monde chrétien de son éclat.

C'était l'an 1510, ou peu après. Farel avait 21 à 22 ans. Ni les plaisirs de la capitale, ni même l'entraînement de l'étude, ne le détournèrent un instant de la voie d'ardente dévotion dans laquelle

il s'était jeté. Dans ses pieux pèlerinages, Farel se trouvait souvent auprès d'un homme âgé d'une soixantaine d'années, et remarquable par sa dévotion. C'était ce Lefèvre dont je vous parlais tout à l'heure; il était né en 1455., à Etaples en Picardie., dans une condition fort pauvre; mais par son génie et sa science il s'était élevé au premier rang parmi les professeurs de l'université de Paris. Sa dévotion surpassait encore, si possible, sa science. Il demeurait longuement prosterné devant les images, disant dévotement ses heures "tellement," dit Farel, "que jamais je n'avais vu chanteur de messe qui avec plus grande révérence le chantât."

Un tel professeur était fait pour un tel disciple. Ils se connurent, s'aimèrent, et rien ne sépara dès lors ces deux cœurs. On les voyait ensemble orner de fleurs une statue de la Vierge et s'en aller tous deux loin du bruit de Paris pour murmurer de ferventes prières dans quelque chapelle.

Néanmoins, l'âme du jeune homme n'était pas en paix. Il avait beau s'abreuver auprès de Lefèvre aux sources de la science, se nourrir journellement avec lui des œuvres de la dévotion la plus fervente. Son âme n'était ni désaltérée ni rassasiée. Lefèvre, de son côté, travaillait à un grand ouvrage. Il voulait écrire la Vie des Saints selon l'ordre où il les trouvait rangés dans le calendrier. Déjà une soixantaine de vies, deux mois entiers de ce calendrier dévot, étaient imprimés. Mais comment faire ce travail sans être conduit à lire la Bible ? Plusieurs des saints du calendrier romain n'appartiennent-ils pas à l'histoire biblique ?

La Bible était déjà alors beaucoup plus répandue que dans les siècles précédents. L'imprimerie était découverte; le psautier avait été imprimé en 1457. C'est le premier livre qui ait été propagé par

cet art. Puis on avait imprimé la Bible latine; la première édition date de 1462. Quand l'imprimeur Faust (ou Fust) vint la répandre à Paris, qu'il vendit l'exemplaire à 60 écus seulement, et que l'on remarqua que les exemplaires ne s'épuisaient pas et qu'ils étaient tous semblables les uns aux autres, comme des frères jumeaux, tout Paris s'émut; on crut à la sorcellerie; on prétendit que le titre en couleur rouge était du propre sang du vendeur, et que celui-ci avait fait un accord avec le diable. Faust n'échappa au bûcher qu'en dévoilant son secret devant le parlement de Paris.

A l'époque de la vie de Lefèvre où nous nous trouvons, la Bible était donc assez facilement accessible à tout homme qui savait le latin. Lefèvre étudia ce livre. A cette heure commença pour la France la Réformation. Toutes les fables dont il s'était nourri jusqu'alors et dont il avait rempli l'esprit de ses jeunes disciples ne lui parurent (ce sont les expressions de Farel) que "comme du soufre propre à allumer le feu de l'idolâtrie." Revenu des fables du breviaire, il étudia avec ardeur les épîtres de Saint Paul, sur lesquelles il publia un commentaire dès l'an 1512. "Ce n'est pas l'homme qui se justifie par ses œuvres; c'est Dieu qui le justifie par sa grâce; il ne faut pour cela que la foi de la part de l'homme.

La justice qui vient de l'homme est terrestre et passagère, mais celle qui vient de Dieu est céleste et éternelle" Ainsi parlait Lefèvre à ses auditeurs étonnés. Avec la parole divine, l'œuvre divine reprenait sa place dans la conscience de l'Eglise. D'autre part, la parole et l'œuvre humaines s'éclipsaient aussi à la fois. Jamais les salles de l'université n'avaient retenti de pareilles paroles. Ce qui est aujourd'hui pain quotidien pour nos plus jeunes enfants, était alors une découverte inouïe. C'était un trésor longtemps enfoui,

qu'une main heureuse venait de retrouver. La rumeur était immense sur les bancs et dans les chaires de l'université de Paris.

Farel écoutait cet enseignement avec étonnement. La parole de Lefèvre, appuyée sur l'Ecriture qu'il lisait maintenant lui-même, le convainquait. Il était forcé de reconnaître avec lui "que sur terre tout était autrement en vie et doctrine qui ne porte la sainte Ecriture, et il en était fort ébahi." Mais, d'autre part, les préjugés dont l'avait imbu son éducation, tenaient bon. "Pour vrai, a-t-il écrit plus tard, "la papauté n'était et n'est pas tant papale que mon cœur l'a été. Il a fallu que petit à petit la papauté soit tombée de mon cœur; car par le premier ébranlement elle n'est venue bas." Enfin les écailles tombèrent. La Bible vainquit. Jésus, Jésus lui-même, apparut à son âme dans toute sa beauté et comme le seul être adorable. "Alors, dit-il, la papauté fut entièrement renversée; je commençai à la détester comme diabolique, et la Parole eut le premier lieu en mon cœur." La parole, l'œuvre et la personne du Seigneur furent glorifiées du même coup dans ce cœur si longtemps retenu au service de la parole, de l'œuvre et de la personne humaine.

Toute sa vie fut transformée par cette glorieuse illumination : "Tout se présente à moi sous une face nouvelle; l'Ecriture est éclairée; les prophètes sont ouverts; les Apôtres jettent une grande lumière dans mon âme. Une voix jusqu'ici inconnue, la voix de Christ, mon berger, mon maître, mon docteur, ma parle avec puissance. Au lieu du cœur meurtrier d'un loup enragé, je m'en vais tranquille, comme un agneau, ayant le cœur entièrement retiré du pape, et adonné à Jésus-Christ." Oh ! Comme il soupire alors sur les erreurs de sa vie passée ! "Que j'ai horreur de moi et de mes fautes quand 'y pense ! O Seigneur ! si je t'eusse prié et honoré comme j'ai mais tant plus

mon cœur à la messe et à servir ce morceau enchanté, lui donnant tout honneur !" Ainsi saint Augustin, arrivé à la connaissance de Jésus, s'écriait autrefois avec larmes : "Je t'ai connue trop tard, je t'ai aimée trop tard, Beauté suprême !"

Trop tard ! Oui, en un sens; car il est toujours trop tard pour aimer et servir Jésus- Christ; mais non dans un autre sens : car Farel, comme saint Augustin, put encore consacrer de longues années au seul Maître digne d'être aimé et servi.

La lumière allumée par Lefèvre se répandait dans Paris. Le clergé, l'université s'émurent. Lefèvre fut accusé d'hérésie pour un écart insignifiant de la tradition reçue. Il avait prétendu que trois femmes bibliques, identifiées par la tradition, Marie, sœur de Lazare, Marie-Madelaine, et la pécheresse qui oignit les pieds de Jésus, n'étaient pas la même personne !

Fatigué des tracasseries de ses collègues de la Sorbonne, il quitta Paris et accepta l'asile que lui offrait un ami puissant, Briçonnet, évêque de Meaux, qui ne visait à rien moins qu'à réformer son diocèse, sans rompre toutefois avec l'Eglise, et qui voulait pour cela profiter des lumières de Lefèvre. Bientôt Lefèvre fut suivi de Farel et de quelques autres de ses disciples qui ne pouvaient plus lutter à Paris contre les persécutions dont l'Evangile commençait à être l'objet. C'était en 1521. Farel avait une trentaine d'années. Sous l'influence de ces hommes réunis autour de Briçonnet, et dont la devise était : "La Parole de Dieu suffit", un mouvement puissant se déclara dans le diocèse de Meaux. L'Evangile retentissait dans les chaires et dans les assemblées particulières; il était reçu avidement par les artisans, les cardeurs de laine, les peigneurs et les foulons

dont cette ville était peuplée. Cet évêché semblait destiné à devenir le foyer d'un incendie qui allait se propager dans la France entière.

Le clergé et l'université de Paris le comprirent. Deux ans n'étaient pas écoulés, que Briçonnet, accusé par les moines et les curés de son propre diocèse, dont il avait travaillé à réprimer les vices, fut cité à comparaître comme hérétique, et ne se sauva qu'en sacrifiant ses amis. Lefèvre fut le seul qui, en raison de la considération générale dont il jouissait, et par la protection du roi François 1er, put rester à Meaux. Quant aux autres, Farel, Roussel, etc., Briçonnet leur retira lui-même la permission de prêcher, et ils furent obligés de chercher du travail ailleurs. C'était en 1523. Cette première faiblesse entraîna bientôt Briçonnet à une seconde, plus grave encore. Le mouvement réformateur continuait à Meaux sans lui, malgré lui. Briçonnet fut accusé à Paris, plus violemment encore que la première fois. Ne trouvant plus à la cour l'appui dont il avait joui précédemment, il vit les flammes du bûcher prêtes à s'allumer pour lui. Son cœur faiblit. Il renia de nouveau sa foi.

Dans une formule qui n'a pas été connue, il rétracta comme hérésie la vérité qui lui avait donné la paix. Lefèvre, le dernier de ses amis qui fût encore avec lui, fut aussi obligé de s'enfuir; il se réfugia à Strasbourg, où nous le retrouverons. C'était à la fin de 1525. "Quand même moi, votre évêque," avait dit Briçonnet à ses ouailles dans son beau temps, et comme dans le pressentiment de sa future apostasie, je changerais de discours et de doctrine, vous, gardez-vous alors de changer comme moi." - Ce fut le moment pour les chrétiens de Meaux de se rappeler cet avis anticipé. Nous verrons plus tard avec quelle fidélité ils le mirent en pratique. Chassé de Meaux, Farel, semblable au chasseur qui s'enhardit à

attaquer le lion dans son antre, retourna d'abord à Paris et s'y éleva énergiquement contre les erreurs de Rome. Bientôt, se voyant traqué de toutes parts, il s'enfuit et s'en alla porter l'Evangile à sa famille, en Dauphiné. Là, ses trois frères sont les premiers trophées de son zèle. La ville de Gap et ses environs retentissent de l'Evangile. Farel est cité devant les tribunaux, maltraité, chassé de la ville. Le voilà parcourant les campagnes et les hameaux sur les bords de l'Isère et de la Durance, prêchant dans les maisons dispersées, dans les pâturages, n'ayant d'abri que celui qu'il trouve dans les bois et sur le bord des torrents. Mais "Dieu est mon père" dit-il. Le bruit des bûchers qui déjà s'allument à Meaux et à Paris pour les partisans de l'Evangile ne l'effraie pas; il convertit plusieurs hommes distingués qui plus tard rendirent de grands services à la Réforme. Puis, devenu l'objet de la haine et des investigations du pouvoir, et soupirant après une activité plus libre d'entraves, il prend le parti de quitter une patrie qui n'a plus que des échafauds à offrir aux prédicateurs de l'Evangile. Suivant des routes détournées et se cachant dans les bois, il échappe, quoique avec peine, à la poursuite de ses ennemis, et arrive, au commencement de 1524, dans cette Suisse où il devait dépenser sa vie au service de Christ.

C'est à Bâle qu'il paraît d'abord. La Réformation s'y préparait par les travaux d'Oecolompage, docteur aussi attrayant par sa douceur que Farel était entraînant par son impétuosité. Oecolompage reçoit Farel en vieil ami, lui donne chez lui une modeste chambre, une table frugale, et l'introduit auprès des amis du Seigneur et de l'Evangile. C'était le temps où se renouvelait l'application de ces belles paroles : Ils n'étaient qu'un cœur et qu'une âme; toutes choses étaient communes entre eux. Spirituellement aussi tout était

commun entre ces hommes de Dieu. Farel fortifiait le doux Oecolampade; celui-ci modérait le zèle souvent trop impétueux de son ami. Ils s'engageaient mutuellement à s'étudier à l'humilité et à la douceur dans leurs conversations particulières. Ils firent même un pacte dans ce noble but. Puis tous deux soutinrent ensemble publiquement des thèses rédigées par Farel, dont la première était un hommage à la Parole de Dieu, comme règle unique et infaillible de la foi et de la vie chrétienne; la dernière, un hommage à la personne de Jésus lui-même : "Jésus-Christ est notre étoile polaire et le seul astre que nous devions suivre." On disait à Bâle, après avoir entendu cette discussion (ou plutôt cette prédication; car il n'y eut pas de discussion, aucun des adversaires n'ayant osé prendre la parole, malgré les sommations réitérées de Farel) : "Le docteur français est assez fort pour perdre à lui seul toute la Sorbonne."

A cette époque, la Réformation se répandait déjà avec puissance dans toute l'Allemagne. Le Montbéliard, soumis au duc de Wurtemberg, qui était partisan déclaré de la rénovation religieuse, réclamait un homme pour travailler à cette œuvre. Accablé par des malheurs terribles, le jeune duc s'était réfugié dans ce comté, sa seule de ses possessions qui lui restât.

Oecolampade engage Farel à s'y rendre. Il le consacre à ce ministère nouveau par l'invocation du nom de Dieu, et lui donne au départ ce conseil de père : "Autant tu es enclin à la violence, autant tu dois t'exercer à la douceur et briser, par la modestie de la colombe, le cœur élevé du lion. Les hommes veulent être conduits, non traînés. "Farel sut pendant quelque temps se conformer à cet avertissement affectueux. Voici le grand moyen d'évangélisation qu'il employa. Le Nouveau Testament avait été traduit à Meaux, en

français, par Lefèvre, pendant qu'il était chez Briçonnet, et avait été publié, les évangiles, le 15 octobre 1522, et les autres livres, quelques semaines plus tard; le tout avait paru en un volume en 1524, à Meaux, chez Collin. Farel se mit à répandre le Nouveau Testament dans le Montbéliard, avec d'autres livres religieux, tels que la traduction de l'explication de l'Oraison dominicale par Luther : "4 deniers de Bâle l'exemplaire", écrivait l'imprimeur Vaugris, de Bâle, à Farel, en lui envoyant les caisses qui renfermaient ces livres si nouveaux pour ce temps, "ou en gros, les 200 exemplaires, à 2 florins." On le voit, c'était déjà une société biblique et de livres religieux. Les presses de Vaugris, à Bâle, étaient constamment occupées à l'impression de ces livres français. On les faisait parvenir à Farel, qui, du Montbéliard, les introduisait en France avec une incessante activité.

La mission de Farel dans le Montbéliard prospérait donc, pour la France du moins. Mais les moines s'irritaient; le peuple hésitait, quand, par un excès de zèle, Farel lui-même compromit tout. Vers la fin de février, jour de la fête de Saint- Antoine, Farel marchait le long de la petite rivière qui traverse la ville, au pied du rocher élevé sur lequel est bâtie la citadelle, quand sur le pont il rencontre une procession qui chantait; deux prêtres en tête portaient l'image du saint. Son cœur bouillonne. Il ne se possède plus. Le cœur élevé du lion l'emporte en ce moment sur la modestie de la colombe. Il saisit des mains des prêtres la châsse qui renfermait le saint et la jette du pont dans la rivière, en criant au peuple : "Pauvres idolâtres, ne laisserez-vous jamais votre idolâtrie ?" Il allait périr victime de la hardiesse et suivre dans le torrent le saint qu'il avait osé y précipiter, quand le bruit se répand dans la foule qu'un gouffre vient de s'ouvrir dans la rivière et d'engloutir l'image sacrée. Une terreur

panique dispersa la procession, et Farel put mettre ses jours en sûreté.

Peu après, en août 1525, Farel dut quitter le Montbéliard, où, malgré la protection du duc, il ne pouvait plus prêcher qu'en secret, tant était grande l'animosité des populations attachées au catholicisme. Mais la semence qu'il y avait répandue ne quitta point avec lui ce pays. Farel se rendit à Strasbourg, où la Réformation était déjà fondée par les travaux de plusieurs hommes célèbres, Bucer, Capiton et d'autres, et où elle se répandait avec une grande force. Cette ville était libre et n'appartenait pas encore à la France.

A peine y était-il arrivé, qu'il y goûta l'une des plus grandes douceurs qui pût lui être réservée, celle de voir arriver son vieil ami Lefèvre, dont la persécution l'avait séparé depuis trois ans, et qui venait de quitter Meaux après la chute de Briçonnet. Avec quelle joie le jeune missionnaire serra la main de son vieil ami ! Ils demeuraient tous deux, avec d'autres exilés français dans la maison de Capiton, pasteur de l'église de Strasbourg. Car à cette époque les maisons de Capiton, d'Oecolampade, de Zwingli, de Luther, étaient comme des hôtelleries, ouvertes à tous les défenseurs de la vérité. Ils communiaient avec tous les frères à la Cène du Seigneur administrée conformément à l'institution de Jésus-Christ. Ils recevaient les marques les plus touchantes de respect et d'amour au sein de cette église nouvellement formée. Toute la ville, jusqu'aux enfants, saluaient avec vénération le vieux docteur français, le vétéran de la Réforme, lorsque, appuyé sur le bras de son jeune ami, il se rendait aux enseignements des illustres docteurs strasbourgeois. Farel rappelait alors à son maître que celui-ci lui avait dit autrefois à Paris : "Guillaume, Dieu renouvellera le monde

et tu le verras." Et le pieux vieillard, les yeux mouillés de larmes de joie, répondit : "Oui, Dieu renouvelle le monde ! O mon fils, continue à prêcher avec courage le saint Evangile de Jésus-Christ."

Cependant Farel ne pouvait rester oisif. On prétend que pendant son séjour à Strasbourg, il jeta dans cette ville les fondements de l'Eglise française réformée qui y subsiste encore à cette heure. Mais ce travail sans difficulté, sans danger, n'était pas ce qui convenait à un ouvrier de la trempe de Farel. Son œil d'aigle cherchait quelque proie plus difficile à ravir.

La France lui était fermée. L'Allemagne n'avait pas besoin de lui. La Réformation dirigée par Luther, Mélanchton et tant d'autres, y faisait glorieusement son chemin. D'ailleurs la connaissance de la langue lui manquait. La Suisse devait se présenter d'elle-même à sa pensée. Zurich venait d'abolir la messe. Berne était sur le point de suivre cet exemple. Bâle se débattait encore entre ses bourgeois qui demandaient à grands cris la Réforme, et le clergé, appuyé par l'université, qui résistait à tout. Mais la différence de la langue était pour Farel un obstacle à une mission dans ces contrées. Lucerne et les petits cantons s'étaient déjà déclarés ennemis irréconciliables de la Réforme. Une tentative sur ce point était donc plus impossible encore. Restait la Suisse française ou romande, comprenant les pays de Neuchâtel, Vaud et Genève, et de plus, le Jura bernois, une partie de Fribourg et le Bas Valais. Dans cette partie de la Suisse on parle la même langue qu'en France. Cette contrée, en effet, ne fut pas envahie autrefois, comme la Suisse orientale, par le peuple grossier et cruel des Allemands; elle tomba sous le joug des tribus plus douces et civilisées des Bourguignons qui, loin d'imposer leur langue germanine aux peuples conquis, adoptèrent

plutôt celle des vaincus. Au temps de la Réformation, la Suisse française était l'une des plus solides forteresses du papisme en Europe. Quatre évêques, celui de Bâle, celui de Lausanne, au diocèse duquel appartenait notre pays, celui de Genève et celui de Sion, maintenaient à main-forte cette petite contrée sous le joug papal. Au Val-de-Tavannes, à Neuchâtel, à Lausanne, à Genève, des chapitres de chanoines, formés des hommes les plus instruits et occupant, chez nous du moins, de hautes places dans l'Etat, appuyaient l'évêque. Le bon Guillaume remplissait le cœur du peuple neuchâtelois de ses miracles passés et présents et était plus Dieu à Neuchâtel que Dieu lui-même.

Tel était chez nous l'état des choses, quand un autre Guillaume, inconnu jusqu'alors à Neuchâtel, vint faire oublier l'ancien et renverser dans notre pays l'édifice papal. Guillaume Farel quitta Strasbourg en 1526. Il était à pied, accompagné d'un seul ami dont le nom nous est inconnu. Le premier soir de leur voyage, ils s'égarent. Des torrents d'eau tombent du ciel. La nuit survient. Désespérant de trouver leur chemin, ils s'assirent au milieu de la route.

"Ah ! dit Farel dans une lettre à ses amis de Strasbourg, Dieu en me montrant ainsi mon impuissance dans les petites choses, a voulu m'apprendre mon incapacité dans les plus grandes sans Jésus-Christ." - Mais bientôt, fortifiés par la prière, les deux amis se relèvent, s'engagent dans un marais, nagent à travers les eaux, traversent des vignes, des champs, des forêts, et n'arrivent à leur but que mouillés jusqu'aux os et couverts de boue. Cette nuit, qu'il n'oublia jamais, servit à briser sa force propre, mais en même temps à lui communiquer une nouvelle vertu d'en haut.

Ce fut, à ce q'il paraît, à cette époque qu'il fit sa première apparition à Neuchâtel. Habillé en prêtre, il essaya d'y prêcher. Mais reconnu au moment où il allait monter en chaire, il fut expulsé de la ville. Ainsi raconte Ruchat.

Farel se rend à Berne pour s'entendre avec le pasteur Haller, qui était dans cette ville le principal promoteur de la Réformation. Celui-ci lui conseille d'aller s'établir à Aigle; ce bailliage, ainsi que tout le canton de Vaud, était alors soumis aux Bernois. L'usage de la langue française et la domination de Berne semblaient en effet désigner cette contrée, plutôt que tout autre dans la Suisse romande, à l'activité de Farel. C'était comme le côté faible de la forteresse. Ce fut par là que Farel commença l'attaque. Sous le nom de Maître Ursin, (nom qui rappelait sans doute à mot couvert le patronage de messeigneurs de Berne) et sous l'apparence d'un maître d'école, il s'établit à Aigle dans l'hiver de 1526-27. Le jour il enseigne à lire aux enfants pauvres; le soir, quittant ses abécédaires, il se plonge dans les Ecritures grecques et hébraïques, et médite les écrits de Luther et de Zwingli. Mais bientôt ce ne sont plus seulement les enfants, ce sont les pères de famille qui se réunissent pour entendre les leçons du maître Ursin. Il leur explique l'Ecriture; à cette lumière c'en est bientôt fait dans ces cœurs du purgatoire et de l'invocation des saints. Un troupeau évangélique se forme autour du maître d'école. Le Conseil de Berne, apprenant ces succès, lui fait parvenir en mars 1527 des lettres-patentes par lesquelles il le nomme pasteur à Aigle, chargé d'expliquer les Ecritures au peuple de la contrée . Et voici qu'un jour le maître d'école, quittant sa classe : "Je suis Guillaume Farel," dit-il. Puis il monte en chaire et prêche ouvertement Jésus-Christ au peuple stupéfait. Au premier moment, les prêtres et les magistrats du lieu restent interdits.

Puis ils se ravisent, et, entraînant dans leur parti le bailli, Jacques de Rovéréa, ils défendent à Farel de continuer ses prédications. Les Conseils de Berne apprenant cette résistance, font afficher aux portes de toutes les églises du bailliage une ordonnance en faveur de Farel. C'est le signal d'une révolte. "A bas Farel ! A bas messieurs de Berne !" s'écrie-t-on dans toute la contrée. Un moment Farel et ses adhérents sont en péril. Enfin le Réformateur doit quitter la place et abandonner pour un temps cette contrée, non sans avoir reconnu que l'appui du pouvoir civil, en affaire religieuse, est souvent, pour celui qui s'y confie, une faiblesse plutôt qu'une force.

Peut-être était-ce sous le poids de cette expérience douloureuse que, le 10 mai 1527, Farel écrivait dans une lettre encore aujourd'hui conservée au milieu de nous : "Une charité fervente, voilà le "bélier puissant avec lequel nous pouvons abattre les orgueilleuses murailles de la papauté."

Après une tentative infructueuse à Lausanne, Farel ne tarda pas à revenir à Aigle. Une lutte publique qu'il soutint là avec un moine mendiant qui l'avait injurié. Lutte qui est racontée en détail dans les chroniques du temps et qui tourna à la honte du défenseur de la papauté, fit faire un grand pas à la cause de la Réforme.

Enfin, selon l'usage du temps, on procéda à une votation générale dans tout le bailliage sur la question religieuse. Des quatre districts, trois, ceux d'Aigle, de Bex et d'Ollon, se déclarèrent pour l'abolition de la messe. Aux Ormonts, la majorité fut pour le maintien du catholicisme.

Malgré la votation qui assignait le district d'Ollon à la Réforme, Farel courut un grand danger dans les montagnes de cette contrée. Les paysans ne voulaient pas permettre qu'il vint consommer chez eux l'œuvre commencée. D'un autre côté, ils craignaient de s'attirer l'animadversion des Bernois, s'ils maltraitaient le Réformateur. Ils lâchèrent donc sur lui leurs femmes armées de battoirs de blanchisseuses. Farel n'échappa qu'avec peine à leur furie et à leurs coups. Son compagnon, Claude de Gloutinis, ayant essayé de prêcher dans le temple des Ormonts, on sonna tout à coup les cloches à pleine volée. C'était là un genre d'éloquence contre lequel les réformateurs se trouvaient sans armes. La réformation totale de la contrée ne fut accomplie qu'un peu plus tard.

Farel n'attendit pas ce résultat pour tenter l'assaut sur un nouveau point. L'étendard de l'Evangile flottait à Aigle. Il vint le planter à Morat. Les districts d'Orbe, Grandson et Morat étaient alors propriété commune de Berne et de Fribourg.

Lorsque le bailli était Fribourgeois, Berne envoyait les ordres; lorsque le bailli était Bernois, les ordres partaient de Fribourg. Sous la protection bernois Farel prêche à Morat, et les partisans de la Réforme ne tardent pas à y paraître assez nombreux pour que l'on puisse procéder à une votation. C'était trop tôt. La majorité fut pour le maintien de la messe. Farel abandonna pour un temps ce champ de travail et retourna à Lausanne. Nouvel essai de prédication, mais aussi infructueux que les précédents. Les bons Lausannois aiment le plaisir. Sans doute ils s'indignent des orgies de leurs prêtres; mais quand ils rencontrent la figure austère du Réformateur, ils s'effrayent bien davantage; et, tout compté ils préfèrent encore la face réjouie de leurs chanoines.

De Lausanne, Farel se rendit à Berne pour y assister à la discussion solennelle qui décida de l'introduction de la Réformation dans ce canton. Elle dura du 7 au 25 janvier 1528. 350 ecclésiastiques suisses et étrangers y assistaient; une foule de laïques de tous rangs y étaient accourus : 4 présidents maintenaient l'ordre dans la discussion; 4 secrétaires tenaient le protocole. Toutes les questions en litige entre le papisme et la Réforme furent discutées à fond et avec une entière liberté pendant ces dix-huit jours. La science biblique et l'éloquence puissante de Zwingli, venu de Zürich, de Haller de Berne, et des autres théologiens protestants, au nombre desquels se trouvait Farel, firent pencher la balance du côté de la Réforme. L'Evangile l'emporta dans le canton de Berne sur les traditions humaines.

Après ce grand et solennel triomphe de la cause évangélique, Farel revint à Morat. Cette fois la vérité y fit de rapides progrès. De Payerne, d'Avenches et des contrées circonvoisines on accourait pour l'entendre. Aux jours de fête on disait gaiement dans les campagnes : "Allons à Morat entendre les prêcheurs." Chemin faisant, la bande folâtre s'exhortait à ne pas se laisser prendre au moins dans les filets de l'hérésie. Le soir, en retournant dans ses demeures, elle ne plaisantait plus : on revenait sérieux. Une grande question, celle du salut, préoccupait les esprits. On discutait avec vivacité sur ce que l'on avait entendu, et parmi ces troupes, le matin si rieuses, se comptaient maintenant en grand nombre les candidats de la foi. Farel vit que le feu était allumé et qu'il pétillait déjà dans les gerbes. Cela lui suffit pour le moment. Il partit. Une nouvelle conquête occupait déjà les pensées de cet homme infatigable.

Par delà la sommité du Vully, son œil avait contemplé les cimes bleuâtres de notre Jura, et son cœur brûlait de tenter cette nouvelle conquête. Encore une fois il court à Aigle pour y travailler à la consommation de la Réformation. Il revient à Morat, s'en va prêcher à Bienne et dans les environs; visite pour la première fois la Neuveville, alors dépendante de l'évêque de Bâle, prince de Porrentruy. Celui - ci porte plainte à Berne contre Farel, qui ose venir prêcher dans son diocèse. Farel est obligé de quitter la Neuveville, et c'est en décembre 1529 qu'il met enfin le pied sur le sol neuchâtelois. Il n'ignore pas quelle lutte l'attend sur ce nouveau champ de bataille. mais que lui importe ? "Dieu est mon Père !" Dès longtemps voilà sa devise. On a appelé Farel "le premier et le plus grand missionnaire de la réformation française". L'esquisse rapide que nous venons de tracer des travaux de cet homme de Dieu jusqu'au jour de son arrivée au milieu de nous, ne suffit-elle pas déjà pour justifier ce titre ? Sans doute, à voir ses allures impétueuses, on serait parfois tenté de se demander s'il ne confond pas la fougue avec le zèle, et de craindre que l'impatience de la chair ne domine chez lui l'impulsion de l'Esprit.

Un pareil soupçon sur le caractère de Farel et de son activité n'est possible qu'à la condition d'ignorer le zèle catholique de son enfance et de sa jeunesse, et les luttes violentes à travers lesquelles il était parvenu à la possession de l'a vérité évangélique, et l'illumination bienheureuse qui avait décidé de sa conversion, et le changement radial qui s'était opéré chez lui à cette époque de sa vie. Lorsqu'on a, comme nous venons de le faire, suivi Farel du hameau des Farelles à l'université de Paris, et de ses études à Paris à son arrivée à Neuchâtel, on sent bien que le feu qui l'anime est tout autre chose qu'un esprit d'opposition charnelle. L'on comprend

que le mobile de cette puissante et incessante activité est celui-là même q'exprimaient les apôtres quand ils se justifiaient devant le sanhédrin en disant : Nous ne pouvons pas ne pas témoigner des choses que nous avons entendues et vues. On a dit de Farel "qu'un mot impie l'émouvait plus qu'un coup d'épée." Le coup d'épée ne s'adressait qu'à sa personne; le mot impie attentait à l'honneur de Dieu. Il s'inquiétait à peine du premier; mais il foudroyait le second. Entendre le nom de Jésus blasphémé, ou voir seulement sa glorieuse figure éclipsée par les images de Marie et des saints, lui faisait le même effet qu'à un fils respectueux l'ouïe d'une insulte à la personne de son père et de sa mère. Gloire à Dieu, à Dieu seul ! Ce fut bien là l'âme de sa dévorante activité.

A ce premier sentiment s'en joignait un second : Farel, tout en étant avant tout l'homme de Dieu, était aussi l'homme du pauvre peuple. C'est un trait qui lui est commun avec le grand Réformateur de l'Allemagne, Luther. Voir le peuple retenu dans la superstition et dégradé par la religion qui devait l'éclairer et l'ennoblir, était pour lui un spectacle non moins intolérable que celui du nom de Dieu déshonoré.

Sans doute il a pu arriver que, comme à Montbéliard par exemple, la fougue de la chair ait fait irruption parfois dans son activité d'évangéliste. Farel n'était pas plus saint que l'Apôtre qui s'attira de la part de Jésus cette réprimande : Pierre, remets ton épée dans le fourreau. Le Maître seul a été sans tache. En lui seul une douceur accomplie se trouve unie à la plus indomptable fermeté et au zèle le plus ardent. Mais heureux le serviteur de Christ dont on peut dire qu'au milieu de tous ses défauts, la devise de sa vie fut néanmoins : Le zèle de ta maison m'a dévoré. Tel fut Farel ! Dieu veuille faire

reposer toujours le manteau de cet Elie sur les épaules de quelqu'un de ses successeurs au milieu de nous ! La prudence de Lefèvre ne fera jamais défaut à l'Eglise neuchâteloise ; mais le zèle de Farel...



John Bunyan (1628-1688)

LE RÊVEUR IMMORTEL Par Orlando Boyer

" Dans mon voyage à travers le désert de ce monde, j'arrivai dans un lieu où il y avait une caverne. Je m'y couchai pour prendre un peu de repos, et m'étant endormi, je fis un rêve: je voyais un homme vêtu d'habits sales et déchirés. Il était debout et tournait le dos à sa maison. Dans sa main, il tenait un livre, et ses épaules étaient chargées d'un pesant fardeau. "Il y a trois siècles, John Bunyan commençait ainsi son livre, *Le voyage du pèlerin*. Ceux qui connaissent ses œuvres littéraires peuvent confirmer qu'il est bien " le rêveur immortel qui, même mort, parle encore ". Cependant, bien que des milliers de croyants connaissent *Le voyage du Pèlerin*, bien peu nombreux sont ceux qui connaissent l'histoire de la vie dédiée à la prière de ce courageux prédicateur.

Bunyan, dans son autobiographie intitulée *Grâce abondante pour le premier des Pécheurs*, nous apprend que ses parents, bien que très pauvres, réussirent à lui faire apprendre à lire et à écrire. Lui-même se nommait " le premier des pécheurs"; d'autres affirment qu'il eut " beaucoup de chance " bien que non encore croyant. Il épousa une jeune fille dont toute la famille était profondément croyante. Bunyan était rétameur, et comme tous ceux de son métier, très pauvre. De son côté, elle possédait pour tout bien deux livres: *Le chemin qui mène au ciel* et *La pratique de la piété*, œuvres que son père lui avait laissées en mourant. Bien que Bunyan ait trouvé dans

ces deux livres " quelques points qui l'avaient intéressé ", ce fut lors des cultes qu'il éprouva la conviction d'être sur le chemin de l'enfer

Dans les passages suivants tirés de Grâce abondante pour le premier des pécheurs, on découvre comment il lutta par la prière pendant la période de sa conversion: "J'eus entre les mains une oeuvre des Ranters, livre très apprécié de quelques théologiens. Incapable de juger par moi-même du mérite de ces doctrines, je m'appliquai à prier ainsi: "Ô Seigneur, je ne sais pas faire la différence entre l'erreur et la vérité. Seigneur, ne me laisse pas seul accepter ou refuser cette doctrine en aveugle; si elle vient de Dieu, fais que je ne la repousse pas; si elle est l'oeuvre du diable, ne me laisse pas l'accepter;" Dieu soit loué de ce qu'Il m'ait incité à me méfier de ma propre sagesse et de ce qu'Il m'ait gardé des erreurs des Ranters. La Bible me fut très précieuse alors.

"Pendant tout ce temps où je me sentais condamné aux peines éternelles, je m'étonnais de voir les hommes s'efforcer d'obtenir des biens terrestres, comme s'ils espéraient vivre ici éternellement [...] Si j'avais eu la certitude du salut de mon âme, je me serais senti immensément riche, même si je n'avais eu que des haricots à manger." Je cherchai le Seigneur, priant et pleurant, et du fond de mon âme, je criai: Ô Seigneur, montre-moi, je t'en prie, que tu m'aimes d'un amour éternel. Alors, j'entendis mes paroles me revenir comme un écho: Je t'aime d'un amour éternel. Je me couchai et dormis en paix et, au réveil le lendemain, la même paix inondait mon âme. Le Seigneur m'assura: Je t'aimais quand tu vivais dans le péché; je t'aimais avant, je t'aime maintenant et je t'aimerai toujours. " Un matin, alors que je priais en tremblant,

convaincu que je n'obtiendrais pas une Parole de Dieu pour me consoler, il me dit: Ma grâce te suffit.

" Mon esprit s'illumina d'une grande clarté, comme si le Seigneur Jésus me regardait du haut du ciel à travers le toit de la maison et qu'il m'avait m'adressé ces paroles. Je rentrai chez moi en pleurant, transporté de joie et rempli d'humilité au plus profond de moi.

" Cependant, un jour, alors que je marchais dans la campagne, la conscience inquiète, soudain ces paroles s'emparèrent de mon âme: Ta justice est dans les cieux. Avec les yeux de l'âme, je crus voir Jésus-Christ assis à la droite de Dieu, et qui se tenait là comme ma justice [...] En outre je vis que ce n'était pas la bonté de mon cœur qui pouvait l'améliorer ou au contraire y porter .préjudice; car ma justice c'est le Christ lui-même, le même hier, aujourd'hui et toujours. Alors les chaînes tombèrent de mes chevilles: je me trouvais libéré de mes angoisses et les tentations qui m'assaillaient perdirent de leur force; je ne craignais plus la sévérité de Dieu et je rentrai chez moi en me réjouissant par la grâce et l'amour de Dieu. Je n'ai pas trouvé dans la Bible la phrase: Ta justice est dans les cieux, mais il y a : Il a été fait pour nous sagesse et aussi justice, sanctification et rédemption (1 Corinthiens 1:30) et je vis que l'autre phrase était vraie.

" Alors que je méditais ainsi, la phrase suivante des Ecritures pénétra mon esprit avec force: Il nous a sauvés, non pas pour les œuvres de justice que nous avons accomplies, mais par sa miséricorde. Je fus ainsi élevé vers les cieux et je me retrouvai au sein de la grâce et de la miséricorde. Avant, je craignais la mort, mais maintenant, je proclamai: Je désire mourir. La mort devenait pour moi chose désirable. On ne vivait pas vraiment avant de passer

dans l'autre vie. Oh, pensais-je, cette vie est à peine un songe en comparaison de l'autre! C'est en cette occasion que l'expression "héritiers de Dieu" se révéla si pleine de signification pour moi que je ne peux l'expliquer en termes terrestres. Héritiers de Dieu! Dieu lui-même est la part des saints. C'est ce que je vis et qui me remplit d'admirations; cependant, je ne peux raconter tout ce que je vis... Christ était un Christ précieux en mon âme, il était ma joie; la paix et le triomphe en Christ étaient si grands que j'eus les plus grandes difficultés à rester couché". .

Bunyan, dans sa lutte pour se libérer de l'esclavage du péché, ne fermait pas son âme aux êtres désorientés qui ignoraient les horreurs de l'enfer. A ce sujet, il écrivit: " Par les Ecritures, je compris que l'Esprit Saint ne veut pas que les hommes enterrent leurs talents et leurs dons, mais au contraire qu'ils les développent [...] Je rends grâce à Dieu de m'avoir donné la capacité d'aimer, d'avoir pitié de l'âme de mon prochain et de m'avoir incité à m'efforcer de prononcer les paroles que Dieu pourrait utiliser afin d'atteindre les consciences et de les réveiller. En ceci le Seigneur a répondu au désir de son serviteur et les gens commencèrent à se montrer émus et angoissés, quand ils comprirent l'horreur de leurs péchés et la nécessité d'accepter Jésus-Christ. " Du plus profond de mon cœur, j'ai crié vers Dieu sans répit pour qu'il rende efficace la Parole pour le salut des âmes [...] En fait, j'ai répété au Seigneur que si le sacrifice de ma vie devant tous pouvait servir à les réveiller et à les confirmer dans la vérité, j'accepterais avec joie. " Dans l'exercice de mon ministère, mon principal désir était d'aller dans les lieux les plus obscurs du pays [...] Lorsque je prêchais, je ressentais les douleurs mêmes de l'enfantement pour que naissent des enfants à Dieu.

S'il n'y avait pas de fruit, je n'accordais aucune importance aux éloges que pouvaient me valoir mes efforts; s'il y avait des fruits, je n'accordais aucune importance à l'opposition rencontrée ", Les obstacles que dut affronter Bunyan furent nombreux et variés. Satan, lorsqu'il se vit sérieusement menacé par l'oeuvre de ce serviteur de Dieu, commença à dresser des barrières de toutes sortes. Bunyan luttait fidèlement contre la tentation de s'enorgueillir du succès de son ministère, afin de ne pas tomber dans la condamnation du diable. Lorsqu'une fois, un auditeur lui dit qu'il avait prêché un bon sermon, Bunyan lui répondit : " Il n'est pas nécessaire de me le dire, le diable me l'a déjà murmuré à l'oreille avant même que je descende de chaire ". Puis l'ennemi des âmes incita les impies à calomnier Bunyan et faire courir des bruits contre lui dans tout le pays afin de le pousser à renoncer à son ministère. On le traita de sorcier, de jésuite, de contrebandier, on affirma qu'il vivait avec une maîtresse, qu'il avait deux épouses et que ses enfants étaient illégitimes.

Lorsque tous ces stratagèmes du malin pour détourner Bunyan de son ministère glorieux eurent échoué, ses ennemis l'accusèrent de ne pas observer les règles du culte de l'Eglise officielle. Les autorités civiles le condamnèrent à la prison à perpétuité et se refusèrent formellement à révoquer la sentence, malgré tous les efforts des amis de Bunyan et les prières de sa femme; il devait rester prisonnier jusqu'au jour où il prêterait serment de ne plus jamais prêcher.

Au sujet de son emprisonnement, il nous raconte: " Je n'avais jamais autant ressenti la présence de Dieu. à mes côtés à tout instant avant d'être emprisonné [...] me fortifiant si tendrement avec telle

ou telle parole des Ecritures, à tel point que j'en vins à désirer, si cela était permis, des tribulations plus grandes encore pour recevoir une plus grande consolation. " Avant mon incarcération, j'ai prévu ce qui devait m'arriver et deux choses brûlaient dans mon coeur sur la façon dont je pourrais faire face à la mort, si j'en arrivais là. Je fus poussé à prier, à demander à Dieu de me fortifier "à tous égards par sa puissance glorieuse, en sorte que vous soyez toujours et avec joie persévérateurs et patients. Rendez grâces au Père." Pendant toute l'année qui précédait mon arrestation, je ne priais presque jamais sans que ce verset des Ecritures ne me revienne à l'esprit et sans que je ne comprenne que pour souffrir avec patience et surtout avec joie, il fallait une grande force d'âme.

" La seconde considération fut dans le passage suivant: Et nous regardions comme certain notre arrêt de mort, afin de ne pas placer notre confiance en nous-mêmes, mais de la placer en Dieu, qui ressuscite les morts. Grâce à ce verset je compris que si j'en arrivais à souffrir comme je le devais, premièrement je devais condamner à mort tout ce qui appartenait à notre vie, considérant ma femme, mes enfants, ma santé, les plaisirs, tout, enfin, comme morts pour moi et moi pour eux. "Je résolus, comme dit Paul, de ne pas regarder les choses qui se voient, mais celles qui ne se voient pas; parce que les choses qui se voient sont temporelles alors que celles qui ne se voient pas sont éternelles. Et, je compris que si je m'étais préparé seulement à la prison, je pourrais à l'improviste être appelé aussi à être fouetté ou attaché au pilori. De même si je m'attendais seulement à ces châtiments, je ne supporterais pas celui de l'exil. La meilleure façon de supporter les souffrances était d'avoir confiance en Dieu, pour ce qui était du monde à venir, et pour celui-ci, il fallait considérer le tombeau comme ma demeure, dresser ma

couche dans les ténèbres et dire à la décomposition: c'est toi mon père et à la vermine: Ma mère et ma sœur (Job 17:13-14).

" Cependant, en dépit de ce réconfort, j'étais un homme en proie à la faiblesse. La séparation d'avec ma femme et nos enfants, je la ressentais parfois en prison comme si ma chair était arrachée de mes os, ceci non seulement parce que je pensais aux épreuves et aux malheurs que subissaient ces êtres qui m'étaient chers, particulièrement ma fille aveugle. Pauvre fille, comme ton existence en ce monde est triste! Tu seras maltraitée; tu demanderas l'aumône, tu souffriras de la faim, du froid, du dénuement et autres malheurs! Oh, les souffrances de ma petite aveugle me déchiraient le cœur en lambeaux! "Je méditais également beaucoup sur l'horreur de l'enfer pour ceux qui craignaient la croix au point de se refuser à rendre gloire à Christ et de nier ses paroles et sa loi devant les fils des hommes. Mais je pensais encore plus à la gloire que le Christ prépare pour ceux qui avec amour, foi et patience rendent témoignage pour lui. Le souvenir de ces choses contribuait à diminuer la tristesse que je ressentais lorsque je pensais aux êtres chers qui souffraient à cause de mon témoignage pour Christ. " Mais toutes les horreurs de la prison ne suffirent pas à ébranler le courage de John Bunyan. Lorsqu'on lui offrit la liberté en échange de l'engagement de ne plus jamais prêcher, il répondit: "Si je sortais aujourd'hui de prison, demain je prêcherais de nouveau l'Evangile avec le secours de Dieu ".

A ceux qui pensent qu'en fin de compte, John Bunyan n'était qu'un fanatique, nous conseillons de lire et de méditer les œuvres qu'il nous léguua: Eclaircissements sur quelques vérités évangéliques, La prière, le voyage du pèlerin, Grâce abondante pour le premier des

Pécheurs et beaucoup d'autres pas encore traduites en français. John Bunyan passa plus de douze ans en prison. Il est facile de dire que ce furent douze longues années, mais il est difficile d'imaginer ce que cela signifie vraiment; il passa plus du cinquième de sa vie en prison, alors qu'il était dans la force de l'âge. Ce fut un Quaker du nom de Whitehead qui obtint sa libération. Une fois libre, il alla prêcher à Bedford, à Londres et dans de nombreuses autres villes. Il finit par devenir si populaire qu'on le surnomma " Evêque Bunyan ". Il poursuivit son ministère fidèlement jusqu'à l'âge de soixante ans, lorsqu'il fut victime de la fièvre et mourut. Des dizaines de milliers de personnes se rendent encore sur sa tombe. Comment expliquer le succès de John Bunyan? Orateur, écrivain, prédicateur, moniteur d'école du dimanche ou père de famille, chacun peut tirer grand profit de l'étude du style et des mérites des œuvres de Bunyan, en dépit du fait que celui-ci ne fut qu'un simple ferblantier sans aucune instruction.

Mais comment peut-on expliquer la réussite merveilleuse de Bunyan? Comment un homme inculte pouvait-il prêcher comme il le faisait et écrire dans un style susceptible d'intéresser les enfants comme les adultes, les rois comme les pauvres, les savants comme les profanes? La seule explication est que c'était un homme en communion constante avec Dieu. Bien que son corps était retenu en prison, son âme était libre. Car c'est dans une cellule que John Bunyan eut les visions décrites dans ses livres; des visions beaucoup plus réelles que ses persécuteurs et que les murs qui l'entouraient. Ses ennemis ont disparu depuis longtemps et ces murs sont tombés en ruines, mais les écrits de Bunyan continuent à apporter lumière et joie à toutes les générations partout sur la terre.

Ce qui suit montre la lutte que Bunyan soutenait avec Dieu lorsqu'il priait: " Il y a dans la prière un moment où il faut mettre à découvert la personnalité, ouvrir son cœur devant Dieu, épancher son âme affectueusement en demandes, soupirs et gémissements : Seigneur, dit David, tous mes désirs sont devant toi, et mes soupirs ne te sont pas cachés (Psaume 38:10). Et encore: Mon âme a soif de Dieu, du Dieu vivant; quand irai-je et paraîtrai-je devant la face de Dieu? Je me souviens avec effusion de cœur " (Psaume 42:3,5). En une autre occasion, il écrivit: " Parfois les meilleures prières consistent plus en soupirs qu'en paroles, et ces paroles ne sont rien d'autre que la simple représentation du cœur, la vie et l'esprit de ces prières ".Comment il insistait et importunait Dieu dans ses prières, se voit clairement dans le paragraphe suivant: " Je te le dis: continue à frapper, à pleurer, à gémir et à supplier; s'il ne se lève pas pour s'occuper de toi parce que tu es son ami, au moins, en raison de ton insistance, il se lèvera pour te donner ce dont tu as besoin ".Indiscutablement, le caractère extraordinaire de la vie de Bunyan avait sa source dans sa profonde connaissance des Saintes Ecritures qu'il aimait tant et dans ses prières persévérandes à Dieu qu'il adorait. Si quelqu'un se demande si Bunyan a fait la volonté de Dieu pendant les douze longues années qu'il a passées dans la prison de Bedford, il doit reconnaître que ce serviteur du Christ, en écrivant Le voyage du pèlerin en prison, a prêché un sermon qui, près de trois siècles après, se lit toujours en cent quarante langues. C'est le plus fort tirage après la Bible. Sans un tel dévouement à Dieu, il n'aurait pas été possible d'atteindre le résultat incommensurable et durable de ce sermon prêché par un ferblantier pénétré de la grâce de Dieu.



George Fox (1624-1691)

**LE "SECOUEUR" DE DIEU par
Leonard Ravenhill**

Le grand secret de la puissance de Fox résidait dans sa foi en Dieu. Il commença pratiquement sans avantages mais il influença vite le monde entier pour Dieu. Son seul désir était l'avancement du royaume de Christ sur Terre.

Au travers de son influence, l'Angleterre, l'Irlande et l'Ecosse se retrouvèrent bientôt en flammes. L'incident le plus remarquable de l'histoire moderne n'est peut-être pas la diète de Worms, encore moins la bataille d'Austerlitz ou Peterloo ou quelque autre bataille.

"L'incident le plus remarquable est simplement laissé de côté par la plupart des historiens et traité avec une certaine dérision par les autres : il s'agit en fait de George Fox se taillant pour lui-même un costume en cuir. "Jamais rien ne fut accompli de plus grandiose que le moment où George Fox, s'habillant d'un costume en cuir, s'en alla bien déterminé à trouver la vérité pour lui-même et à livrer bataille pour elle contre toute superstition et toute intolérance."

C'était l'opinion de Thomas Carlyle au sujet de George Fox, le pauvre cordonnier sans instruction. Sa vie de prédicateur itinérant fut tellement rude qu'il se fit ce fameux pantalon en cuir qui devint légendaire par la suite. Ce pantalon était connu dans tout le pays,

raconte l'historien Macauley. Au milieu du XVIIème siècle, les gens craignaient l'homme vêtu de ce fameux costume tout autant que les spectateurs du Jourdain craignaient, bien des siècles auparavant, l'homme qui avait la ceinture nouée autour de ses reins et qui se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage. Et l'on pouvait légitimement dire que George Fox et Jean le Baptiste étaient des âmes sœurs.

George Fox vit la lumière du jour en 1624 à Drayton-in-the-Clay dans le Leicestershire en Angleterre. Ses parents pieux appartenaient à l'Eglise d'Angleterre et s'efforcèrent d'élever leurs enfants dans la crainte du Seigneur. George fit son premier pas dans sa longue quête spirituelle à l'âge de 11 ans quand il livra son cœur au Seigneur. A partir de ce moment-là, il chercha toujours à vivre une vie honnête et droite.

Les feux de la Réforme d'il y avait cent ans s'étaient éteints à l'époque. Parmi le clergé là-bas abondaient beaucoup d'éducation, de débauche et de confort. L'Eglise Protestante n'existant plus que par son nom, elle était morte en réalité.

George Fox ne connut une relation personnelle directe avec Dieu qu'après l'âge de 19 ans. Ensuite, son âme fut remplie pendant un certain temps d'étranges désirs et de continues recherches de Dieu. Les chrétiens qu'il rencontrait ne possédaient pas ce qu'ils professaient. Il était si profondément attristé et désespoiré par les exemples de leur hypocrisie qu'il pouvait passer des nuits entières à faire les quatre cent pas dans sa chambre et prier Dieu. Il chercha l'aide auprès des hommes mais n'en trouva point.

La famille de George ne savait pas quoi faire de lui. L'un disait gentiment que le mariage serait le remède à son esprit mélancolique. Un autre préférait penser qu'il devrait s'engager dans l'armée. Un troisième croyait que le tabac et le fait de chanter des psaumes lui apporteraient du réconfort. Il n'était pas étonnant que, dans ces conditions, notre âme en recherche pensait que ses conseillers étaient tous des "consolateurs fâcheux". Un certain homme, censé être expérimenté dans les choses de Dieu, parut "un tonneau vide" à George Fox. Alors qu'il recherchait conseil auprès d'un homme du clergé, Fox piétina par accident son parterre de fleurs ce qui lui valut de déclencher la fureur de son propriétaire.

Ne trouvant pas d'aide de la part des hommes, Fox arrêta de chercher à cette source. Avec sa Bible comme guide, il commença à chercher de l'aide auprès du Seigneur seul. Lentement, la lumière commença à se lever sur lui. Il fut conduit à constater que seuls ceux qui étaient passés de la mort à la vie croyaient vraiment en Christ. Une fois pour toutes, Fox décida que "le fait d'avoir reçu une instruction à Oxford ou à Cambridge ne qualifiait pas ou ne rendait pas un homme apte à être un ministre de Christ."

Vers l'âge de 23 ans, George Fox commença à prêcher les vérités qui lui étaient révélées. Il fut puissamment utilisé par Dieu. Il arriva ainsi à point nommé "pour sauver l'Eglise de la mort et du formalisme et le monde de l'infidélité". Il fut envoyé par Dieu pour appeler l'Eglise à une véritable adoration spirituelle.

Fox commença à prêcher avec peu d'instruction, sans formation particulière et sans aucun avantage particulier de quelque nature. Il

prêchait tellement que les hommes en avaient des tremblements. Le nom de Quakers ("ceux qui tremblent") fut rattaché à Fox et à ses disciples à cause des tremblements des hommes, qui venaient pour se moquer mais restaient ensuite pour prier. Bien qu'il fit trembler les autres, aucun homme ne pouvait le faire trembler, lui.

Pieds nus à travers la foule du marché de Litchfield en Angleterre, cet homme au costume en cuir élevait ses mains et sa voix pour crier : "Malheur à toi Litchfield, la ville sanguinaire! Malheur à Litchfield!" Il ne craignait ni les hommes ni les conséquences de ses discours. Au début, cela amusait la foule, puis cela la rendit grave, et enfin terrifiée. Voilà un homme dont le zèle était inextinguible. Il avait "entendu une voix". L'on avait beau le battre, le jeter en prison, se moquer de lui comme d'un fou. Il continuait à proclamer le message de Christ. Banni des églises, George Fox prenait une pierre comme chaire et prêchait aux foules dans les rues. Transféré de sa réunion de rue en prison, il transformait la prison en cathédrale pour proclamer les œuvres merveilleuses de Dieu. Il fut souvent trouvé en train de louer le Seigneur dans une cellule puante de prison.

Qu'il ait à faire à un juge ou à un criminel, au Lord Protecteur ou à une servante de cuisine, Fox fut un témoin en flammes. "Il parcourait sans arrêt les Iles Britanniques," écrit un de ses biographes, "prêchant et protestant comme aucun autre homme ne l'avait fait avant lui. Dans sa prédication, il usa habits, chevaux, critiques, persécuteurs et finalement il s'usa aussi lui-même." À maintes reprises, Fox prophétisa des événements qui lui étaient révélés. Des visions lui venaient souvent. Une fois dans le Lancashire en Angleterre, pendant qu'il escaladait Pendle Hill, il

reçut la vision d'un réveil à venir dans cette région. Il vit "la campagne grouillant d'hommes qui se dirigeaient tous vers le même endroit." J'ai moi-même participé à un culte dans la vieille maison de rencontre construite après la grande visitation de Dieu dans cette région. En personne, Fox était un homme fort avec de remarquables yeux perçants. Ses paroles étaient comme des éclairs. Son jugement était clair et sa logique convaincante. Son don spirituel majeur était un discernement remarquable. Il semblait être capable de lire le caractère des hommes simplement en les regardant.

Il assimilait les tempéraments des gens à ceux d'un lion, d'un serpent, d'un lion ou d'une guêpe. Il pouvait rencontrer une personne et dire : "Je vois l'esprit d'un renard rusé en vous." "Vous avez la nature d'un serpent." Ou encore "Vous êtes aussi vicieux qu'un tigre." Fox était bien en avance sur tous ses contemporains.

Le grand secret de la puissance de Fox résidait dans sa foi en Dieu. Il commença pratiquement sans avantages mais il influenza vite le monde entier pour Dieu. Son seul désir était l'avancement du royaume de Christ sur Terre. Au travers de son influence, l'Angleterre, l'Irlande et l'Ecosse se retrouvèrent bientôt en flammes. En 1661, plusieurs de ses disciples traversèrent les océans pour proclamer la vérité dans des pays étrangers. En 1664, il épousa Margaret Fell. Entre 1670 et 1673, il leva les voiles pour les Indes occidentales et l'Amérique du Nord. Bien qu'il y fût aussi persécuté, la parole se répandait.

Jamais aucun réformateur religieux ou politique ne fut aussi souvent emprisonné que George Fox, et dans quelles prisons! Mais ces séjours en prison étaient des œuvres missionnaires. Au lieu

d'être confiné seul, il avait toujours avec lui une congrégation, et il faisait des convertis. Sa renommée se répandait et les gens venaient l'entendre par foules entières.

Un gouverneur américain distingué, Livingston, fut justifié en donnant la haute opinion suivante à propos du "secoueur inébranlable" : George Fox, sans avoir reçu d'instruction humaine, accomplit davantage que tout autre réformateur de la chrétienté protestante en faveur de la restauration du Christianisme réel, primitif et pur, et de la destruction du "professionnalisme ecclésiastique", de la superstition et des vains rites et cérémonies.

Il nous a laissé l'exemple d'un service dévoué et sans crainte mais que peu, hélas, ont jamais tenté de suivre. "Il voyait l'enfer et le ciel, Dieu et le jugement avec une telle clarté qu'il était contraint de sortir à la bonne et à la mauvaise saison pour arracher les pauvres pécheurs de leur horrible destruction." Il faisait constamment des apparitions là où personne ne l'attendait, bloquant la route à l'enfer et montrant la route vers le ciel, tout cela parce qu'il était complètement délivré de la peur d'autrui et intraitable à l'égard de routines inutiles.

Comme les villes à travers le monde d'aujourd'hui pourraient se mettre à trembler sous l'impulsion de travailleurs aussi remplis de Dieu et de foi, aussi détachés de leurs propres vie, intérêts et confort, et aussi déterminés à dépouiller le royaume du diable que ne l'était George Fox! Une fois que Fox eut saisi la vérité qu'il avait recherchée, sa vie spirituelle fut marquée d'un calme tranquille. Il n'eut pas des hauts et des bas. Sa vie fut pure, semblable à celle d'un enfant, véritablement cachée avec Christ en Dieu. Sa prédication était simple mais puissante. Il est possible

qu'elle ait manqué d'éloquence et de clarté, qu'elle ait été faite de phrases entrecousues, qu'elle ait été pratiquement inintelligible. L'Esprit Saint n'en était pas moins présent dans tous les discours de Fox. Il excellait à la prière. L'oeuvre qui permit de connaître principalement Fox fut son journal. Ce livre, qui fut imprimé trois ans après sa mort, est l'un des livres les plus connus au monde, "riche par sa profondeur spirituelle, sa noble simplicité et sa force morale." C'étaient la présence de Fox et les paroles qu'il avait prononcées qui donnaient la profonde impression qui ressortait de son journal.

George Fox s'éteignit à Londres le 13 janvier 1691. Si jamais vous allez à Londres, rendez-vous à sa tombe exactement à l'opposé de l'église de John Wesley à City Road. En dépit de la mousse et de son âge, vous pourrez lire sur la pierre tombale " "Cigît George Fox!" Il se trouve en bonne compagnie car près de lui, dans l'attente du jour dernier, reposent Suzanna la mère de John Wesley, Isaac Watts, Daniel Defoe et d'autres célébrités. George Fox, qui honora le Fils, sera un jour honoré par Lui. Repose en paix, toi George le fidèle, le combatif!

"Plus que toute autre chose, George Fox excellait à la prière. La profondeur de son esprit, la révérence et la solennité de son discours et de son comportement, la rareté et la plénitude de ses mots ont souvent frappé d'admiration les étrangers mêmes tandis qu'il les employait à apporter aux autres la consolation. Le tableau le plus terrible, le plus vivant d'un pasteur que j'aie jamais contemplé ou qui m'ait jamais fait un si fort effet, je dois le dire, était la prière de George fox. George Fox connut et vécut plus près du Seigneur que les autres hommes car ceux qui Le connaissent le

mieux ont davantage de raisons de s'approcher de Lui avec révérence et crainte.



Philip Jacob Spener (1635-1705)

**LA PRIERE FACONNÉE
L'HISTOIRE par David Smithers**

Dieu s'est efforcé de rétablir le vrai christianisme selon le modèle apostolique. L'Allemagne du 17^{ème} siècle fut justement la terre d'accueil de tels gens connus sous le nom des Piétistes. Les Piétistes languissaient et priaient pour voir l'Eglise rétablie dans sa pureté et sa puissance originelles.

Le ministère de Philip Jacob Spener représente une voix prophétique matérialisant la vision et les rêves de ces fervents chrétiens. Spener, que l'on considère comme le père du piétisme, fut un homme tant de vision que de direction pratique. Il y a plus de 300 ans en arrière, Spener avait une bonne compréhension des besoins des églises et de la façon d'y remédier. Les concepts que l'on considère aujourd'hui nouveaux et innovateurs dans beaucoup de cercles chrétiens furent déployés il y a bien longtemps par le vieux prophète allemand.

Philip Jacob Spener, comme la plupart des piétistes du 17^{ème} siècle, était un Luthérien. Spener était devenu profondément préoccupé par le fait que les enseignements de Luther avaient produit une Eglise à demi reformée seulement. L'Allemagne était remplie de chrétiens professants qui avaient été instruits dans la théologie académique du salut par la foi, mais qui manquaient pourtant des saints fruits de la foi. Spener s'aperçut que plusieurs

étaient dépourvus de toute trace de crainte mêlée d'amour et de dévotion pour le Seigneur Jésus. Un esprit de présomption était entré dans l'Eglise, amenant plusieurs à considérer la grâce de Dieu comme allant de soi.

En 1670, Spener commença à rassembler des petits groupes de croyants qui, comme lui, n'étaient pas satisfaits d'une religion sans vie. Ils se réunirent dans le but d'étudier la Bible, de prier et de se prendre soin les uns des autres. "En peu de temps, ces réunions furent organisées partout dans la ville. Les personnes ayant le même souci d'édification spirituelle s'empressèrent ensemble de former des cellules qui promouvaient la piété chrétienne et une dévotion sérieuse." Spener ne considérait pas ces réunions comme une nouvelle église, mais comme une extension de la Réforme dans les églises de la Réforme. Ils encouragèrent la formation "des groupes de cellule," c'est-à-dire de petites églises dans l'Eglise. "Le piétistes du Pays-Bas furent les premiers à utiliser le terme de 'huis Kerk' ou église de maison pour désigner leurs réunions de renouveau." Dans ces réunions, Spener trouva le moyen d'exprimer les fardeaux de son cœur. Avec une grande ardeur , il prêcha la repentance, proclamant l'apostasie de l'Epouse de Christ par l'abandon de son premier amour. "De façon cohérente, il annonçait un message qui soulignait le commandement biblique d'avoir un caractère saint et une vie sainte." Spener était aussi un hardi défenseur de la doctrine luthérienne du sacerdoce des croyants. Les piétistes estimaient que l'on n'avait pas donné suffisamment aux laïcs dans l'Église l'occasion de s'impliquer dans la vie d'Eglise. Lors des réunions dans les maisons, tous les croyants eurent la possibilité d'exprimer leur cœur et de poser des questions. Spener apprit que "les croyants ne sont pas passifs dans

les questions spirituelles, mais ont la responsabilité de s'édifier dans la foi." Suite aux efforts de réveil de Spener, il fut sévèrement diffamé et persécuté. Il fut littéralement transporté à travers l'Allemagne. Alors que Spener s'échappait de ville en ville, de nouvelles églises de maison dans la ville apparurent brusquement, ranimant l'Eglise Luthérienne sèche et formelle.

Sans aucun doute, Philip Jacob Spener est un des grands revivalistes de l'Église, quoiqu'oublié. Bien qu'oublié, Spener nous a touchés à travers ceux-là même qu'il avait personnellement influencés. Ce fut le disciple de Spener, Francke, qui inspira le célèbre George Muller à pourvoir aux besoins des orphelins par la foi simple et la prière. Spener eut aussi un impact sur le jeune comte Zinzendorf avec son puissant enseignement et sa vision d'une Église Apostolique restaurée. Le comte Zinzendorf à son tour fut à la tête du grand effort missionnaire de la la Mission Morave d'évangélisation du monde. John et Charles Wesley comptaient parmi ceux qui furent gagnés à Christ par les Moraves. Le ministère de Spener impacta vraiment le monde dans lequel nous vivons.

Le but de tous les efforts de Spener était que l'Église de son temps reflète la première communauté Chrétienne Apostolique. Qui parmi nous désire suivre l'exemple de Spener dans sa recherche de restauration d'une telle Église ? Désirons-nous nous dévêtrir de nos traditions humaines complaisantes et de nos voies à moitié reformées ? Un tel empressolement nous coûtera beaucoup plus que ce que nous comprenons, cependant à la fin il nous laissera avec moins de regrets.



Susanna Wesley, la Mère de John et Charles Wesley (1669-1742)

**UNE MÈRE PIEUSE QUI ENFANTA DES
HOMMES DE RÉVEIL** Compilé par ERM

"Seigneur, je ferai des efforts encore plus fermes pour cet enfant [John Wesley] que tu as sauvé si miséricordieusement. J'essaierai de lui transmettre fidèlement, pour qu'ils se gravent dans son cœur, les principes de Ta religion et de Ta vertu. Seigneur, donne-moi la grâce nécessaire pour mener à bien ce but avec sincérité et sagesse et bénis mes efforts en les couronnant de succès." - Susanna Wesley.

"En beaucoup de choses, vous, ma mère, avez intercédez en ma faveur et vous l'avez emporté. Qui sait même maintenant si votre intercession pour que je renonce entièrement au monde a été couronnée de succès [...] Elle sera sans doute efficace pour corriger mon cœur comme elle le fut autrefois pour former mon caractère." - John Wesley écrivant à sa mère.

D'après l'historien Lecky, c'est l'influence du Grand Réveil qui sauva l'Angleterre d'une révolution semblable à celle qui, à la même époque, laissa la France en ruines. Des quatre personnages qui se distinguèrent dans le Grand Réveil, c'est John Wesley qui joua le plus grand rôle. Jonathan Edwards, qui naquit la même année que Wesley, mourut trente-trois ans avant lui; George Whitefield, né onze ans après Wesley, mourut vingt ans avant lui et Charles Wesley prit une part active dans le mouvement pendant

dix huit ans seulement, alors que John continua pendant un demi-siècle. Mais pour que la biographie de ce célèbre prédicateur soit complète, il faut y inclure l'histoire de sa mère, Susanna. En effet, comme l'écrivit un biographe : "On ne peut raconter l'histoire du Grand Réveil qui eut lieu en Angleterre au siècle dernier (XVIII^eme) sans reconnaître à la mère de John et Charles Wesley une grande part de l'honneur mérité; non seulement en raison de l'éducation qu'elle inculqua profondément à ses fils, mais aussi pour la direction qu'elle donna au réveil." Avec une profonde admiration, Samuel Wesley écrivit ceci à ses enfants : "Vous savez ce que vous devez à l'une des meilleures des mères... par dessus tout pour ses doux et salutaires conseils et avis maternels qu'elle vous a souvent prodigués pour vous amener à la crainte de Dieu..."

La mère de Susanna était la fille d'un prédicateur. Dévouée à l'œuvre de Dieu, elle épousa le célèbre pasteur, Samuel Wesley. Des vingt-cinq enfants de cette union, Susanna était la vingt-quatrième. Au cours de sa vie, elle suivit l'exemple de sa mère, consacrant une heure, matin et soir, à prier et à méditer les Écritures. D'après ce qu'elle écrivit un jour, on se rend compte de la place que tenait la prière dans sa vie: "Loué soit Dieu pour toute journée où nous nous conduisons bien. Mais je ne suis pas encore satisfaite, parce que je ne profite pas beaucoup de Dieu. Je sais que je suis encore trop loin de lui; je désire tenir mon âme plus étroitement unie à lui par la foi et l'amour."

Susanna Wesley vécut juste assez longtemps pour voir les fruits de son travail; deux mois avant sa mort, en juillet 1742, son fils John prêcha une série de messages de réveil dans leur ville natale d'Epworth, en Angleterre, aux foules les plus immenses que cette

réigion eût jamais vues. Le ministère en plein développement de John et Charles allait avoir un impact sur les générations à venir, leur ouvrant la voie à l'Évangile de Christ. Pourtant, leur succès était une bénédiction que Susanna n'était pas sûre que Dieu la laisserait apprécier dans cette vie ; mélangés à son bonheur, quelques souvenirs douloureux traînaient dans son esprit. En dix-neuf ans, elle avait donné naissance à dix-neuf enfants, dont neuf moururent en bas âge - y compris deux paires de jumeaux. Un de ses bébés fut accidentellement étouffé par une bonne. Un autre demeura estropié pour la vie en raison d'un tragique accident.

Susanna fit face à ses épreuves avec la foi en Dieu qu'elle avait reçue tout enfant encore. Elle était la plus jeune des vingt-cinq enfants, qui naquit en 1669, de la famille du Dr. Samuel Annesley, un puissant serviteur de Dieu bien connu. Ses parents étaient des ouvriers de Dieu pleins de grâce et inlassables dans Son œuvre, qui s'étaient soucié de rendre agréable le foyer durant toute leur vie. Le bureau de son père était un centre d'activités intellectuelles où beaucoup d'hommes renommés de l'époque discutaient sur les questions du moment. Susanna gardait toujours une oreille attentive aux discussions, car elle aimait apprendre. Elle eut la rare opportunité d'accéder à l'instruction comme peu de femmes de son temps pouvaient le faire, et elle en tira le meilleur profit. Son brillant esprit absorbait l'instruction que son père lui prodiguait.

Susanna se rappelait ces jours-là avec tendresse, particulièrement sa croissance dans le Seigneur. Elle écrivit dans une lettre : "Je te dirai quelle règle j'observais quand j'étais jeune et trop attachée aux diversions enfantines : ne jamais passer plus de temps dans les simples loisirs dans une seule journée que dans des dévotions

religieuses personnelles." Elle était aussi jolie et captivante extérieurement qu'elle ne l'était dans son cœur, et le jeune Samuel Wesley le remarqua rapidement. Ils se marièrent le 11 novembre 1688, quand Susanna eut dix-neuf. Mais quand elle l'épousa, elle n'avait pas prévu la vie difficile qu'ils allaient vivre. La première bataille fut d'ordre matériel. Du fait que Samuel était un ministre nouvellement ordonné dans l'Eglise d'Angleterre, il dut attendre d'être nommé pasteur des paroisses qui lui payassent un salaire suffisant. Par la suite, il fut nommé recteur à Epworth, une bonne position, mais entre-temps ils étaient submergés de dettes. Ce qui n'arrangeait guère la situation était que Samuel était un bien mauvais gestionnaire. Chaque tentative hasardeuse dans le domaine financier qu'il entreprenait tournait au désastre et les laissait encore plus pauvres qu'avant. Coincée entre les enfants à élever et l'épreuve des maladies prolongées, Susanna ne pouvait pas beaucoup contribuer à compléter ses revenus. La générosité des amis et des défenseurs permit de subvenir à leurs besoins pendant les périodes les plus mornes.

En dépit de son amour pour elle et de son engagement pour Christ, Samuel n'avait pas conscience de ses fautes. A certains moments, il était tyrannique et despote à la maison. Une fois, après un désaccord mineur, il abandonna Susanna et leurs enfants pendant une année entière. Quelques furent les circonstances, toutefois, Susanna était résolue à s'occuper de sa famille de la meilleure façon possible. Bien que leurs ressources furent limitées, elle commença une école quotidienne pour ses enfants. Elle disait que son but était exclusivement "le salut de leurs âmes," et, par conséquent, l'instruction académique rigoureuse ne prit jamais la priorité sur l'instruction dans la Parole de Dieu. Chaque jour avant les cours,

elle se consacrait une heure pour la lecture des Écritures et pour la prière, et ensuite les conduisait à chanter des psaumes.

Le biographe d'Arnold Dallimore note la chose suivante : "Susanna éduqua ses enfants à obéir, et ce faisant façonna richement leurs caractères." Chaque enfant avait des responsabilités distinctes, ce qui était une nécessité pour faire fonctionner un si grand ménage. Quand l'un d'eux était turbulent, Susanna réagissait avec une discipline appropriée. Bien que certains éducateurs d'enfants modernes critiquent les méthodes de Susanna, leur jugement à son égard est juste : jamais n'exerçait-elle une discipline excessive ou dure. Parce que Susanna voulait développer une relation personnelle avec chacun de ses enfants, elle programma un rendez-vous privé avec chacun d'eux une fois par semaine en vue de les encourager. Ces liens de foi et d'amour les aidèrent à surmonter des difficultés et privations continues.

Le célèbre commentateur de la Bible, Adam Clark, écrivit au sujet de Samuel et Susanna Wesley et de leurs enfants : « Je n'ai jamais rien vu ni jamais rien entendu de pareil à cette famille, à laquelle nous devons tant, et je ne sais pas non plus s'il en a existé de semblable depuis Abraham et Sara ou Joseph et Marie de Nazareth." Au foyer de Samuel Wesley, on n'omettait jamais le culte familial dans le programme de la journée. Quelle que fût l'occupation des membres de la famille ou des serviteurs, tous se réunissaient pour adorer Dieu. Lorsque son mari s'absentait, Susanna, le cœur enflammé par le feu du ciel, dirigeait les prières. On raconte qu'un jour, alors que l'absence de son mari se prolongeait plus que de coutume, trente à quarante personnes assistèrent au culte célébré dans la maison des Wesley et la faim de

la Parole de Dieu augmenta tellement que la maison se remplit de voisins qui vinrent assister à la réunion de prières.

Susanna Wesley croyait que "celui qui ménage sa verge hait son fils" (Proverbes 13:24) et elle ne voulait pas entendre ses enfants pleurer. Grâce à cela, bien que sa maison fût pleine d'enfants, il n'y avait jamais ni scènes désagréables ni tapage au foyer du pasteur. Jamais aucun de ses enfants n'obtint ce qu'il désirait par les larmes dans la maison de Susanna Wesley. Pour Susanna, le jour de son cinquième anniversaire, chaque enfant devait apprendre l'alphabet, et tous, à l'exception de deux, accomplirent la tâche au moment fixé. Le lendemain de ses cinq ans, ayant maîtrisé l'alphabet, l'enfant commençait à apprendre à lire et ce, avec le premier verset de la Bible.

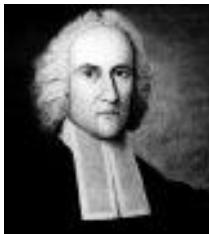
Tout petits, les enfants, au foyer de Samuel Wesley et de sa femme, apprirent à assister fidèlement au culte. Dans aucun récit, on ne trouve des faits aussi profonds et émouvants que ceux que l'on raconte au sujet des enfants de Samuel et Susanna Wesley, car, avant même de pouvoir se mettre à genoux ou de savoir parler, on leur apprenait à rendre grâces pour leur nourriture par des gestes appropriés. Lorsqu'ils commençaient à parler, ils récitaient le Notre Père matin et soir; on leur apprenait en outre à prier pour d'autres choses selon leurs désirs [...]. Arrivés à l'âge approprié, on attribuait à chaque enfant un jour de la semaine afin de pouvoir parler en particulier avec sa mère de ses "doutes et de ses problèmes. "Dans la liste, le nom de John figure le mercredi et celui de Charles le samedi. Pour chacun des enfants "son jour" devenait une journée précieux et mémorable [...].

Il est émouvant de lire ce que John Wesley, qui était le quinzième des dix-neuf enfants de Samuel et Susanna Wesley, vingt ans après avoir quitté la maison paternelle, disait à sa mère : "En beaucoup de choses, vous, ma mère, avez intercédez en ma faveur et vous l'avez emporté. Qui sait même maintenant si votre intercession pour que je renonce entièrement au monde a été couronnée de succès [...]. Elle sera sans doute efficace pour corriger mon cœur comme elle le fut autrefois pour former mon caractère. Deux fois leur maison fut détruite par un incendie, et Dieu les sauva des flammes. Dans le deuxième incendie, John avait seulement cinq ans et fut piégé à l'étage. Ni Susanna ni Samuel ne pouvaient l'atteindre, mais ils l'entendaient crier de crainte. Ils se mirent à prier, et John apparut devant la fenêtre juste à temps pour être saisi avant que le toit ne s'effondrât.

Après le sauvetage spectaculaire de John de l'incendie, sa mère, profondément convaincue que Dieu avait de grands projets pour son fils, prit la ferme résolution de l'éduquer pour servir et être utile à l'œuvre de Christ. Susanna écrivit dans ses méditations particulières : "Seigneur, je ferai des efforts encore plus fermes pour cet enfant que tu as sauvé si miséricordieusement. J'essaierai de lui transmettre fidèlement, pour qu'ils se gravent dans son cœur, les principes de Ta religion et de Ta vertu. Seigneur, donne-moi la grâce nécessaire pour mener à bien ce but avec sincérité et sagesse et bénis mes efforts en les couronnant de succès." Elle mit tant de constance à mettre en pratique sa résolution qu'à l'âge de huit ans, John fut admis à participer à la Cène du Seigneur.

Ce qui suit, écrit par la mère de John, montre comment elle s'appliquait à "ordonner à ses fils et à sa maison après elle de garder

la voie de l'Eternel" (Genèse 18 :19). "Pour former l'esprit d'un enfant, la première chose à faire est de dominer sa volonté. Instruire son intelligence prend du temps et doit se faire progressivement, selon les capacités de l'enfant. Mais sa volonté doit être subjuguée d'un seul coup, et le plus tôt est le mieux [...]. Ensuite on peut diriger l'enfant en faisant appel au raisonnement et à l'amour des parents, jusqu'à ce qu'il atteigne un âge où il peut faire usage de sa raison. "Peu avant de mourir à l'âge soixante-treize ans, Susanna écrivit à Charles pour décrire sa foi. Elle admettait que pendant des années elle avait lutté dans le doute et la confusion au sujet de son salut, mais que, finalement, elle eut la paix complète. "Quand j'avais oublié Dieu, c'était là que je m'apercevais alors qu'Il ne m'avait pas oubliée. Même dans ces moments-là, Il appliquait réellement, par Son Esprit, les mérites de la grande expiation à mon âme, me disant que le Christ mourut pour moi." Sa famille rassemblée autour de son chevet pendant sa maladie finale, elle prononça les paroles suivantes : "Mes enfants, dès que je serai libérée, chantez un psaume de louange à Dieu." Sur l'épitaphe de sa tombe, figurent, en partie, les mots suivant : "...Ci-gît le corps d'une chrétienne, échangeant la croix pour une couronne."



Jonathan Edwards (1703 - 1758)

LA PRIERE FACONNE L'HISTOIRE

par Leonard Ravenhill

Jonathan Edwards (1703 - 1758), atteignit la grandeur en tant que prédicateur-évangéliste américain, recteur d'une université, mystique et revivaliste.

"Jonathan Edwards est non seulement le plus grand de tous les théologiens et philosophes américains, mais aussi le plus grand de nos auteurs du pré-19ème siècle." écrit Randall Stewart dans son livre *American Literature and Christian Doctrine* (Littérature Américaine et Doctrine Chrétienne).

Voici un résumé concis de la vie d'Edwards de la plume habile de Perry Miller : *"Jonathan Edwards fut l'un des cinq ou six principaux artistes de l'Amérique - qui par bonheur vint à travailler avec des idées au lieu de poèmes ou de romans. Il était beaucoup plus un psychologue et un poète qu'un logicien. Quoiqu'il ait consacré son génie à des sujets tirés du corps de la divinité (la volonté, la vertu, le péché), il les peignit à la manière du spectateur le plus excellent..."*

Pour nous, voir Jonathan Edwards monter en chaire aujourd'hui, une bougie dans une main et le manuscrit de son sermon dans l'autre, causerait un gloussé dans l'assemblée. Installés sur nos modernes sièges confortables faits de mousse dans nos églises, avec leurs allées tapissées et une musique de fond reposante, nous pouvons à peine appréhender la dignité de l'Eglise sans prétention de jadis où Edwards et d'autres tenaient captifs les cœurs et les esprits de leurs auditeurs.

Quand Jonathan Edwards "s'exprimait" dans l'Esprit, l'on oubliait son visage sans expression, sa voix sonore, ses vêtements sobres. Il n'était ni un lourdaud, ni un paresseux. Il était un cœur consacré qui avait pour désir d'impacter fidèlement la Parole de vérité. Mais en faisant cela, Edwards s'enflammait. Cependant à ses yeux, la recherche du sensationnel était tout anathème. Il n'eut jamais l'arrière-pensée dans aucune de ses prédications d'impressionner. L'érudition en feu pour Dieu est à mon avis la huitième merveille du monde. Edwards la possédait.

La bouche d'Edwards a dû paraître comme une épée effilée à deux tranchants à ses attentifs auditeurs. Ses paroles ont dû avoir été aussi douloureuses à leurs cœurs et leurs consciences que le métal brûlant sur leur chair. Néanmoins, les hommes ont prêté attention, se sont repentis et ont été sauvés. "Connaître la terreur du Seigneur" (une chose apparemment oubliée à notre époque tant par la chaire que le banc des auditeurs), chérissait Edwards avec une sainte colère. Imperméable à toutes les conséquences d'une telle sévérité, il entonna ces paroles depuis sa chaire :

"L'arc de la colère de Dieu est tendu et Ses flèches préparées sur la corde. La justice dirige la flèche sur votre cœur et tend l'arc. C'est uniquement le seul plaisir de Dieu (et celui d'un Dieu courroucé sans aucune promesse ou obligation du tout) qui empêche pendant un moment la flèche de s'enivrer de votre sang."

Pour proclamer la vérité ainsi avec larmes et tendresse, il faut être un homme oint et donc intrépide et compatissant. Mais dans les cœurs et les esprits des auditeurs, il doit aussi y avoir eu un peu de grâce prévenante à l'œuvre. Sinon, les hommes se seraient rebellés face à ce sévère flot de puissance coulant sur leurs âmes. Comme

ce fut le cas, devant l'ouragan spirituel d'Edwards, la foule s'effondra. Certains tombèrent à terre comme terrassés. D'autres, la tête courbée, s'accrochèrent aux colonnes du temple comme s'ils craignaient de tomber dans les abyssales profondeurs de l'enfer.

Edwards pleurait lorsqu'il prêchait. En cela, il était un parent dans l'âme du puissant Brownlow North du réveil qui eut lieu quelques années plus tard en Irlande en 1859. La loi divine du Psaume 126 :6 n'a jamais été, ni ne peut jamais être abrogée : *"Celui qui marche en pleurant, quand il porte la semence, revient avec allégresse, quand il porte ses gerbes."*

En tant que pasteur d'une des assemblées de la Nouvelle Angleterre les plus grandes, les plus riches et les plus socialement conscientes, Edwards avait une rare perception des besoins de son troupeau. Il avait aussi un cœur pétri d'une grande tendresse pour leur santé spirituelle. Rendons-nous dans les bois là où Edwards est seul avec son Dieu. Rampons derrière ce vieil arbre noueux et écoutons sa prière brisée :

"Je sens une ardeur dans l'âme à ... être vidé et annihilé, couché dans la poussière et rempli de Christ seul, L'aimer d'un amour saint et pur, avoir confiance en Lui, vivre de Lui et être parfaitement sanctifié et rendu pur d'une pureté divine et céleste."

Edwards était aussi un parent dans l'âme de George Whitefield, son contemporain. Le puissant américain Jonathan Edwards avait-il été suscité par l'apôtre anglais, Whitefield ? Les mouvements tonitruants de l'âme vibrante de Whitefield, qui s'abattirent alors comme une tempête à travers toute la Nouvelle Angleterre, avaient-ils perturbé et défié la normalité de la vie de prédication d'Edwards ? Ceci n'est pas une question rhétorique. On ne peut pas répondre à cela entièrement, mais il contient plus d'une graine de vérité. Nous

savons en réalité qu'après avoir rencontré le jeune George Whitefield, Jonathan Edwards changea son style de notes pour ses sermons.

Il plut au Seigneur d'entraver Edwards dans son élan par un petit pastorat à Stockbridge, dans le Massachussets. Cet exil vit le jour à cause d'un différend avec un certain Monsieur Stoddard, qui avait administré le Repas du Seigneur à certaines personnes qui n'avaient pas rendu publique leur confession de foi en Jésus-Christ comme leur Sauveur personnel. Mais dans sa solitude, le brillant esprit d'Edwards prit son envol. Sa pensée longtemps incubée vint à la naissance. Ainsi, il est probable qu'il ait dit à Monsieur Stoddard ce que Joseph avait dit à ses frères : "Vous avez médité le mal contre moi ; mais Dieu l'a changé en bien." Le Seigneur de nouveau changea la colère de l'homme en louange à Son nom, car, à cette période, l'âme d'Edwards obtint la mesure "des mots". De sa plume, coula le meilleur de ses écrits. Edwards dort, mais son message parle toujours.

Quand la mort avait depuis longtemps fait taire la voix de Milton, Wordsworth pleura :

Milton, vous devriez être en vie en cette heure :

L'Angleterre a besoin de vous ;

Elle est un marais d'eaux Stagnantes.

Nous pourrions paraphraser ces paroles ainsi :

Edwards, vous devriez être en vie en cette heure :

L'Amérique a besoin de vous :

Elle est un marais (spirituellement) d'eaux stagnantes.

Une mince croûte, une très mince croûte de moralité, il me semble, empêche l'Amérique de s'effondrer complètement. Dans cette heure périlleuse, nous avons besoin d'une génération entière de prédicateurs comme Edwards.

"O Eternel des armées, tourne-Toi de nouveau vers nous ; que Ta face brille sur nous, et nous serons sauvés."

Mettez en contraste ce grand homme de Dieu avec ses contemporains. Je cite Al Sanders dans Crisis in Morality (Crise dans la Moralité) !

"Max Jukes, l'athée, vécut une vie impie. Il épousa une fille impie et de l'union il y eut 310 qui moururent pauvres, 150 qui furent des criminels, 7 qui furent des meurtriers, 100 qui furent des ivrognes et plus de la moitié des femmes qui furent des prostituées. Ses 540 descendants coûtent à l'Etat un million et quart de dollars."

"Mais, louange au Seigneur, cela fonctionne dans les deux sens ! Il y a le témoignage d'un grand homme de Dieu américain, Jonathan Edwards. Il vécut à la même époque que Max Jukes, mais il épousa une fille pieuse. Une investigation établit que sur 1394 descendants connus de Jonathan Edwards, 13 devinrent des présidents d'universités, 65 des professeurs de l'université, 3 des sénateurs aux Etats-Unis, 30 des juges, 100 des avocats, 60 des médecins, 75 des officiers de l'armée et de la marine, 100 des prédicateurs et missionnaires, 60 des auteurs proéminents, un vice-président des Etats-Unis, 80 devinrent des fonctionnaires publics dans d'autres fonctions, 295 des diplômés de l'université, parmi lesquels il y eut des gouverneurs d'états et des ministres à l'étranger. Ses descendants ne coûtèrent à l'Etat pas un seul centime. "La mémoire du juste est bénie " (Proverbes 10 :7)." Pour nous, c'est la conclusion de tout le sujet.



John Wesley (1703-1791)

LE TISON ARRACHE DU FEU

par Orlando Boyer

"Si la valeur des hommes peut être mesurée par l'œuvre qu'ils ont accomplie, John Wesley ne saurait être considéré autrement que comme la plus grande figure qui ait paru dans l'histoire religieuse du monde depuis les jours de la Réformation."

- LECKY, historien

"La figure de Wesley est une des plus belles, et peut-être la plus belle, qui aient surgi dans le monde chrétien, depuis les temps de la Réforme. C'est une âme toute pénétrée du feu sacré et qui demande, sous une impulsion divine, à faire partager à un plus grand nombre possible de ses semblables, le bonheur dont elle jouit. Intelligence supérieure et bien nourrie des meilleures productions de l'esprit humain, il met toutes ses acquisitions au service de son céleste Maître, et ne les emploie que pour Lui gagner une multitude de disciples. Son dévouement est sans limites. Je ne vois personne dans l'Eglise des trois derniers siècles, qui ait déployé, dans un laps de temps aussi long, et avec une ardeur qui ne s'est jamais ralenti, une si merveilleuse activité. Et, bien que l'Eglise qu'il a fondée soit restée dans une couche peu élevée de la société, néanmoins le contrecoup de son œuvre s'est fait sentir sur la nation tout entière ; clergé anglican ou dissident, prélat, pasteurs et suffragants, tous en ont éprouvé

les effets. Il les a forcés à devenir plus pieux, plus moraux, plus zélés, et par eux une nouvelle sève a circulé dans le corps national tout entier." - C. CAILLATTE, pasteur (*Revue Chrétienne*)

A minuit, le ciel était illuminé par le reflet sombre des flammes qui dévoraient avec voracité la maison du pasteur Samuel Wesley. Dans la rue, les gens criaient " au feu ! au feu ! " Cependant, à l'intérieur, la famille du pasteur continuait à dormir tranquillement, jusqu'à ce que quelques décombres en flamme tombent sur le lit de Betty, l'une des filles du pasteur. L'enfant se réveilla en sursaut et courut vers la chambre de son père. Sans rien pouvoir sauver des flammes, la famille dut sortir de la maison en vêtements de nuit, par une température glaciale.

La gouvernante, éveillée par l'alerte, sortit rapidement de son berceau le plus jeune des enfants, Charles. Elle appela les autres, insistant pour qu'ils la suivent et descendit les escaliers ; mais John, qui n'avait que cinq ans et demi, continua à dormir.

A trois reprises, la mère, Susan Wesley, qui était malade, tenta en vain de monter les escaliers. Le père essaya deux fois, sans y parvenir, de traverser les flammes en courant. Conscient du danger imminent, il rassembla toute sa famille dans le jardin et tous s'agenouillèrent pour supplier Dieu de sauver John resté prisonnier de l'incendie.

Pendant que la famille priait dans le jardin, John se réveilla et après avoir essayé en vain de descendre par les escaliers, il grimpa sur une malle qui se trouvait devant une fenêtre, où l'un des voisins l'aperçut. Celui-ci appela d'autres personnes et ils décidèrent de faire la courte échelle pour atteindre l'enfant. C'est ainsi que John échappa à la mort dans la maison en flammes, sauvé à peine quelques instants avant que le toit ne s'effondre avec fracas.

Les courageux voisins qui l'avaient sauvé, apportèrent le petit garçon à son père. " Venez, mes amis, s'écria Samuel Wesley en recevant son fils dans ses bras, mettons-nous à genoux et rendons grâces à Dieu ! Il m'a rendu mes huit enfants ; laissez la maison brûler ; j'ai assez de richesses ". Un quart d'heure plus tard, la maison, les livres, les documents et les meubles avaient disparu.

Des années plus tard, dans une publication, parut le portrait de John Wesley, avec à ses pieds l'image d'une maison en flammes et, à côté, l'inscription suivante : " *N'est-ce pas là un tison arraché du feu ?* " (Zacharie 3 :2).

Dans les écrits de Wesley, on trouve une référence intéressante à cet incendie historique : "Le 9 février 1750, pendant une veillée de prières, vers les onze heures du soir, je me souvins que c'était exactement le jour et l'heure où, quarante ans plus tôt, on m'avait arraché aux flammes. Je profitai donc de l'occasion pour relater cet acte de la merveilleuse providence divine. Les louanges et les actions de grâces montèrent vers le ciel et grande fut l'allégresse qui s'éleva vers le Seigneur ". La foule, tout comme John Wesley, savait pourquoi le Seigneur l'avait sauvé de l'incendie.

D'après l'historien Lecky, c'est l'influence du Grand Réveil qui sauva l'Angleterre d'une révolution semblable à celle qui, à la même époque, laissa la France en ruines. Des quatre personnages qui se distinguèrent dans le Grand Réveil, c'est John Wesley qui joua le plus grand rôle. Jonathan Edwards, qui naquit la même année que Wesley, mourut trente-trois ans avant lui ; George Whitefield, né onze ans après Wesley, mourut vingt ans avant lui et Charles Wesley prit une part active dans le mouvement pendant dix-huit ans seulement, alors que John continua pendant un demi-siècle.

Mais pour que la biographie de ce célèbre prédicateur soit complète, il faut y inclure l'histoire de sa mère, Susan. En effet, comme l'écrivit un biographe : " On ne peut raconter l'histoire du Grand Réveil qui eut lieu en Angleterre au siècle dernier (XVIII^{ème}) sans reconnaître à la mère de John et Charles Wesley une grande part de l'honneur mérité ; non seulement en raison de l'éducation qu'elle inculqua profondément à ses fils, mais aussi pour la direction qu'elle donna au réveil ".

La mère de Susan était la fille d'un prédicateur. Dévouée à l'œuvre de Dieu, elle épousa le célèbre pasteur, Samuel Wesley. Des vingt-cinq enfants de cette union, Susan était la vingt-quatrième. Au cours de sa vie, elle suivit l'exemple de sa mère, consacrant une heure, matin et soir, à prier et à méditer les Ecritures. D'après ce qu'elle écrivit un jour, on se rend compte de la place que tenait la prière dans sa vie : " Loué soit Dieu pour toute journée où nous nous conduisons bien. Mais je ne suis pas encore satisfaite, parce que je ne profite pas beaucoup de Dieu. Je sais que je suis encore trop loin de lui ; je désire tenir mon âme plus étroitement unie à lui par la foi et l'amour ".

John était le quinzième des dix-neuf enfants de Samuel et Susan Wesley. Ce qui suit, écrit par la mère de John, montre comment elle s'appliquait à " ordonner à ses fils et à sa maison après elle " (Genèse 18 :19).

"Pour former l'esprit d'un enfant, la première chose à faire est de dominer sa volonté. Instruire son intelligence prend du temps et doit se faire progressivement, selon les capacités de l'enfant. Mais sa volonté doit être subjuguée d'un seul coup, et le plus tôt est le mieux [...] Ensuite on peut diriger l'enfant en faisant appel au

raisonnement et à l'amour des parents, jusqu'à ce qu'il atteigne un âge où il peut faire usage de sa raison. "

Le célèbre commentateur de la Bible, Adam Clark, écrivit au sujet de Samuel et Susan Wesley et de leurs enfants : " Je n'ai jamais rien vu ni jamais rien entendu de pareil à cette famille, à laquelle nous devons tant, et je ne sais pas non plus s'il en a existé de semblable depuis Abraham et Sara ou Joseph et Marie de Nazareth. "

Susan Wesley croyait que " celui qui ménage sa verge hait son fils " (Proverbes 13 :24) et elle ne voulait pas entendre ses enfants pleurer. Grâce à cela, bien que sa maison fût pleine d'enfants, il n'y avait jamais ni scènes désagréables ni tapage au foyer du pasteur. Jamais aucun de ses enfants n'obtint ce qu'il désirait par les larmes dans la maison de Susan Wesley.

Pour Susan, le jour de son cinquième anniversaire, chaque enfant devait apprendre l'alphabet, et tous, à l'exception de deux, accomplirent la tâche au moment fixé. Le lendemain de ses cinq ans, ayant maîtrisé l'alphabet, l'enfant commençait à apprendre à lire et ce, avec le premier verset de la Bible.

Tout petits, les enfants, au foyer de Samuel Wesley et de sa femme, apprirent à assister fidèlement au culte. Dans aucun récit, on ne trouve des faits aussi profonds et émouvants que ceux que l'on raconte au sujet des enfants de Samuel et Susan Wesley, car, avant même de pouvoir se mettre à genoux ou de savoir parler, on leur apprenait à rendre grâces pour leur nourriture par des gestes appropriés. Lorsqu'ils commençaient à parler, ils récitaient le Notre Père matin et soir ; on leur apprenait en outre à prier pour d'autres choses selon leurs désirs [...] Arrivés à l'âge approprié, on attribuait à chaque enfant un jour de la semaine afin de pouvoir

parler en particulier avec sa mère de ses " doutes et de ses problèmes ".

Dans la liste, le nom de John figure le mercredi et celui de Charles le samedi. Pour chacun des enfants " son jour " devenait une journée précieuse et mémorable [...].

Il est émouvant de lire ce que John Wesley, vingt ans après avoir quitté la maison paternelle, disait à sa mère : "En beaucoup de choses, vous, ma mère, avez intercédez en ma faveur et vous l'avez emporté. Qui sait même maintenant si votre intercession pour que je renonce entièrement au monde a été couronnée de succès [...]. Elle sera sans doute efficace pour corriger mon cœur comme elle le fut autrefois pour former mon caractère. "

Après le sauvetage spectaculaire de John de l'incendie, sa mère, profondément convaincue que Dieu avait de grands projets pour son fils, prit la ferme résolution de l'éduquer pour servir et être utile à l'œuvre du Christ. Susan écrivit dans ses méditations particulières : "Seigneur, je ferai des efforts encore plus fermes pour cet enfant que tu as sauvé si miséricordieusement. J'essaierai de lui transmettre fidèlement, pour qu'ils se gravent dans son cœur, les principes de Ta religion et de Ta vertu. Seigneur, donne-moi la grâce nécessaire pour mener à bien ce but avec sincérité et sagesse et bénis mes efforts en les couronnant de succès. "

Elle mit tant de constance à mettre en pratique sa résolution qu'à l'âge de huit ans, John fut admis à participer à la Cène du Seigneur.

Au foyer de Samuel Wesley, on n'omettait jamais le culte domestique dans le programme de la journée.

Quelle que fût l'occupation des membres de la famille ou des serviteurs, tous se réunissaient pour adorer Dieu. Lorsque son mari

s'absentait, Susan, le cœur enflammé par le feu du ciel, dirigeait les prières. On raconte qu'un jour, alors que l'absence de son mari se prolongeait plus que de coutume, trente à quarante personnes assistèrent au culte célébré dans la maison des Wesley et la faim de la Parole de Dieu augmenta tellement que la maison se remplit de voisins qui vinrent assister à la réunion de prières.

La famille du pasteur Samuel Wesley était très pauvre, mais grâce à l'influence du duc de Buckingham, John fut admis dans une école à Londres.

Ainsi, le jeune garçon, qui n'avait pas onze ans, quitta l'atmosphère de prière fervente pour affronter les disputes de l'école publique. Cependant, John ne se laissa pas contaminer par l'ambiance de péché qui l'entourait.

A propos de l'influence que John en vint à exercer sur ses camarades d'école, on raconte qu'un jour, le portier, voyant que les élèves n'étaient pas dans la cour de récréation, se mit à leur recherche et les trouva dans l'une des classes, rassemblés autour de John. Celui-ci leur racontait des histoires édifiantes qui leur plaisaient davantage que la récréation.

En parlant de cette époque, John Wesley écrivit :

"Je prenais part à des choses que je savais être des péchés, même si elles ne faisaient pas scandale aux yeux du monde. Malgré tout, je continuais à lire les Ecritures et à prier matin et soir. Je considérais les points suivants comme les bases de mon salut : (1) je ne me jugeais pas aussi mauvais que mes semblables ; (2) je conservais le désir d'être religieux ; (3) je lisais la Bible, j'assistais aux cultes et je priais ".

Après avoir poursuivi ses études à l'école secondaire pendant huit ans, Wesley alla étudier à Oxford et y apprit le latin, le grec, l'hébreu et le français, mais son principal intérêt n'était pas de cultiver son intelligence. A ce sujet, il dit : "Je commençais à me rendre compte que le cœur est la source de la vraie religion [...] je décidai donc de passer deux heures chaque jour seul avec Dieu. Je prenais part à la Cène du Seigneur tous les huit jours. Je me gardais de tout péché, tant en paroles qu'en actes. Ainsi, sur la base des bonnes actions que je faisais, je me considérais comme un bon croyant".

John s'efforçait de se lever tous les matins à quatre heures. Grâce à ses notes rendant compte de tout ce qu'il faisait dans la journée, il réussissait à organiser son temps, de façon à ne pas perdre un seul instant. Il garda cette bonne habitude presque jusqu'à son dernier jour.

Alors qu'il faisait ses études à Oxford, un petit groupe d'étudiants avait pris l'habitude de se réunir tous les jours pour prier ensemble et étudier les Ecritures ; en outre, ils jeûnaient le mercredi et le vendredi, rendaient visite aux malades et aux prisonniers et réconfortaient les condamnés à l'heure de leur exécution. Tous les matins et tous les soirs, chacun passait une heure seule, à prier. Pendant les prières, ils s'arrêtaient de temps en temps pour vérifier s'ils priaient avec la ferveur voulue. Ils priaient toujours avant et après les cultes de l'église.

Plus tard, trois des membres de ce groupe devinrent célèbres parmi les croyants :

(1) John Wesley, qui fit peut-être plus que tout autre pour donner ses racines à la vie spirituelle, non seulement chez ses contemporains, mais encore de nos jours.

(2) Charles Wesley, qui devint l'auteur très célèbre d'hymnes évangéliques et

(3) George Whitefield qui devint un prédicateur en plein air et avait le don d'émouvoir les foules.

A cette époque, on ressentait l'influence de John Wesley dans toute l'Amérique, qui dure encore aujourd'hui, en dépit du fait qu'il y restât moins de deux ans, et que cette période de sa vie fût perturbée par le doute. Il répondit à un appel de venir prêcher l'Evangile aux habitants de la colonie de Géorgie, avec le désir de gagner son salut au moyen de bonnes œuvres. Il pensait que la vanité et l'ostentation du monde n'existaient pas dans les forêts d'Amérique.

Pendant le voyage, sur le navire qui l'amenait en Amérique du Nord, il suivit, - pratique caractéristique de sa vie - avec d'autres personnes de son groupe, un programme de travail afin de ne pas perdre un seul instant de ses journées. Il se levait à quatre heures du matin et se couchait après neuf heures. Les trois premières heures de la journée étaient consacrées à la prière et à l'étude des Ecritures. Après avoir accompli tout ce qui était prévu au programme de la journée, il était si fatigué que ni le mugissement de la mer ni le roulis du bateau ne réussissaient à perturber son sommeil, bien qu'il dormît sur le pont, enveloppé dans une couverture.

En Géorgie, la population entière se pressa en masse à l'église pour l'entendre prêcher. L'influence de ses sermons fut telle que dix jours plus tard, une salle de bal resta presque vide, alors que l'église se remplissait des personnes qui priaient et recevaient leur salut.

Whitefield, qui débarqua en Géorgie quelques mois après le retour de Wesley en Angleterre, décrivit ainsi ce qu'il vit : " Le succès de

John Wesley en Amérique est indescriptible. Son nom est très apprécié du peuple où il jeta des fondations que ni les hommes ni les démons ne pourront ébranler. Oh ! si seulement je pouvais marcher sur ces traces comme lui marcha sur les traces de Christ ! " Malgré tout, il manquait une chose très importante à Wesley, comme on le voit d'après les événements qui le poussèrent à quitter la Géorgie, et qu'il décrivit ainsi :

" Il y a presque deux ans et quatre mois que j'ai laissé ma terre natale pour aller prêcher le Christ aux Indiens de Géorgie, mais qu'ai-je découvert ? La chose à laquelle je m'attendais le moins : moi qui suis venu en Amérique pour convertir les autres, je ne me suis jamais converti à Dieu. "

De retour en Angleterre, John Wesley se mit à servir Dieu avec la foi d'un enfant et non plus celle d'un simple serviteur. A ce sujet, voici ce qu'il écrivit : " Je ne me rendais pas compte que la foi nous était donnée instantanément, que l'homme pouvait passer directement des ténèbres à la lumière, du péché et de la misère à la justice et à la joie de l'Esprit Saint. J'étudiai les Ecritures sur ce point, en particulier les Actes des Apôtres. Je fus émerveillé en y trouvant presque uniquement des conversions instantanées ; pratiquement aucune aussi tardive que celle de Saul de Tarse." A partir de ce moment-là, Wesley commença à éprouver une plus grande faim et une plus grande soif de justice, la justice de Dieu par la foi.

Il avait pour ainsi dire échoué dans sa première tentative de prêcher l'Evangile en Amérique parce qu'en dépit de son zèle et de sa bonté naturelle, le christianisme qui était le sien était quelque chose qui lui avait été enseigné. Mais la seconde étape de son ministère se distingue par un succès phénoménal.

Pourquoi ? Parce que le feu de Dieu brûlait dans son âme ; il était parvenu à un contact direct avec Dieu grâce à une expérience personnelle.

Nous rapportons ici, selon ses propres paroles, l'expérience par laquelle l'Esprit Saint donna la preuve à son esprit qu'il était fils de Dieu, expérience qui transforma complètement sa vie :

“ Il était près de cinq heures ce matin-là, lorsque j'ouvris le Nouveau Testament et tombai sur ces phrases : ‘ [...] nous assurent de sa part les plus grandes et les plus précieuses promesses, afin que par elles vous deveniez participants de la nature divine (2 Pierre 1 :4).’ Avant de sortir, j'ouvris le Nouveau Testament et je lus ces phrases : ‘Vous n’êtes pas éloignés du royaume de Dieu.’ [...] La nuit dernière, je me suis senti poussé à aller à Aldersgate [...] Je me sentis le cœur embrasé ; je me confiai au Christ, seulement au Christ, je crus dans le salut ; la certitude me fut donnée qu'il enlevait mes péchés et qu'il me sauvait de la loi du péché et de la mort. Je me mis à prier de toutes mes forces [...] et je donnai témoignage à tous ceux qui étaient là de ce que je ressentais dans mon cœur ”.

Après cette expérience à Aldersgate, Wesley aspirait à recevoir des bénédictions encore plus grandes du Seigneur, comme il l'écrivit : "Je suppliai Dieu d'accomplir toutes Ses promesses dans mon âme. Peu de temps après, le Seigneur répondit en partie à ce désir, alors que je priais avec Charles, Whitefield et près de soixante-dix croyants à Fetter Lane". Les paroles suivantes sont également de John Wesley : "Il était près de trois heures du matin et nous persévérimos dans nos prières (Romains 12 :12) lorsque la puissance de Dieu se manifesta de telle façon que nous nous sommes exclamés, sous l'effet d'une grande joie et nombre de ceux

qui étaient là tombèrent sur le sol. Puis, une fois atténuées la peur et la surprise que nous ressentions en présence de Sa majesté, nous nous sommes exclamés d'une seule voix : 'Nous te louons, ô Dieu, nous t'acceptons comme notre Seigneur !'"

Cette onction du Saint-Esprit élargit considérablement les horizons spirituels de Wesley ; son ministère porta un nombre exceptionnel de fruits et il travailla sans interruption pendant cinquante-trois ans, le cœur rempli de l'amour divin.

Un pasteur prêche en moyenne cent fois par an, mais pour John Wesley, cette moyenne fut de sept cent quatre-vingts fois par an pendant cinquante-quatre ans. Ce petit homme, qui mesurait à peine un mètre soixante-six, qui pesait moins de soixante kilos, s'adressa à des foules énormes et ce, dans des conditions très difficiles. Lorsque les églises lui fermèrent leurs portes, il continua à prêcher en plein air.

En dépit d'une apathie spirituelle presque générale chez les croyants et d'une vague de perversion et de crimes qui s'étendait dans tout le pays, des foules de cinq à vingt mille personnes affluaient pour écouter ses sermons. Il était chose courante au cours de ces cultes que les pécheurs se sentent la proie de telles angoisses qu'ils se mettaient à crier et à gémir. Si la confrontation avec Dieu sur leur lit de mort arracha des cris à de célèbres matérialistes, comme Voltaire et Thomas Paine, enfin convaincus, il n'est pas étonnant que des centaines de pécheurs se soient mis à gémir, à crier et soient tombés sur le sol, comme morts, lorsque l'Esprit Saint leur faisait sentir la présence de Dieu. C'est ainsi que des multitudes de mécréants se convertirent en de nouvelles créatures en Christ-Jésus pendant les cultes de John Wesley. Souvent, les auditeurs étaient transportés au comble de l'amour, de la joie et de

l'admiration, et ils avaient également des visions de la perfection divine et de l'excellence de Christ au point de rester plusieurs heures comme morts (Apocalypse 1 :17).

Comme tous ceux qui envahissent le territoire de Satan, les frères Charles et John Wesley durent subir de terribles persécutions. A Morfield, les ennemis de l'Evangile mirent fin au culte en brisant la table sur laquelle John était monté pour prêcher, ils l'insultèrent et le maltraièrent. A Sheffield, la maison s'écroula sur la tête des croyants. A Wednesbury, on saccagea les maisons, les vêtements et les meubles des croyants, les laissant exposés aux intempéries, à la neige et à la tempête. A maintes reprises, John Wesley fut lapidé et traîné comme mort dans la rue. Une fois, il reçut des soufflets sur la bouche et en plein visage et reçut des coups sur la tête qui le laissèrent couvert de sang.

Mais la persécution de la part de l'Eglise en pleine décadence était sa plus grande croix. Ils furent dénoncés comme "faux prophètes", "charlatans", "imposteurs arrogants", "fanatiques", etc. [...] A son retour à Epworth, sa ville natale, John assista le dimanche au culte du matin et de l'après-midi dans l'église dont son père avait été le pasteur fidèle pendant de nombreuses années ; mais on ne lui donna pas l'autorisation de s'adresser à l'assistance. A six heures du soir, John, debout sur le monument qui marquait le lieu où était enterré son père, à côté de l'église, prêcha devant une assistance telle qu'on n'en avait jamais vu à Epworth, et Dieu y sauva beaucoup d'âmes.

Quelle était la cause d'une telle opposition ? Les croyants de l'Eglise endormie prétendaient que cela était dû aux prédications de Wesley sur la justification par la foi et la sanctification. Les incroyants ne l'aimaient pas parce qu'il faisait lever les gens à cinq heures du matin pour chanter des hymnes. " Non seulement John

Wesley prêchait davantage que les autres prédicateurs, mais il les surpassait comme pasteur, exhortant et consolant les croyants, allant de maison en maison.

Lors de ses voyages, il allait tantôt à cheval tantôt à pied, qu'il fasse beau temps, qu'il pleuve ou qu'il neige, alors que la plupart des prédicateurs se déplaçaient en bateau ou en voiture à cheval. Pendant les cinquante-quatre années de son ministère, il parcourut en moyenne plus de sept mille kilomètres par an, pour se rendre là où il devait prêcher.

Ce petit homme qui parcourait sept mille kilomètres par an, trouvait cependant du temps à consacrer à la vie littéraire. Il lut au moins mille deux cents livres, la plupart alors qu'il voyageait à cheval. Il écrivit une grammaire d'hébreu, une grammaire latine, ainsi que d'autres de français et d'anglais. Il occupa pendant des années le poste de rédacteur d'une revue de cinquante-six pages. Le dictionnaire complet de la langue anglaise qu'il compila fut très populaire et son commentaire sur le Nouveau Testament est encore tiré à de nombreux exemplaires. Il écrivit une bibliothèque de cinquante volumes qu'il révisa et publia sous forme abrégée en trente volumes. Son livre sur la philosophie naturelle fut bien accueilli par le clergé. Il écrivit quatre volumes sur l'Histoire de l'Eglise. Il écrivit et publia un livre sur l'Histoire de Rome et un autre sur l'Angleterre. Il prépara et publia trois volumes sur la médecine et six livres de musique pour les cultes. Après l'expérience qu'il vécut à Fetter Lane, il écrivit avec son frère Charles cinquante-quatre recueils d'hymnes qu'ils publièrent. On dit qu'il écrivit en tout plus de deux cent trente livres.

Cet homme au physique chétif écrivit peu avant ses quatre-vingt-huit ans : "Jusqu'à mes quatre-vingt-six ans et même après, je n'ai

jamais ressenti la moindre indisposition propre à la vieillesse ; mes yeux ne se sont jamais voilés et je n'ai pas perdu ma vigueur." A soixante-dix ans, il prêchait devant un auditoire de trente mille personnes en plein air et était entendu de tous. A quatre-vingt-six ans, il fit un voyage en Irlande, où, en plus de prêcher seize fois en plein air, il fit cent sermons dans soixante villes. Un auditeur dit de Wesley : "Son esprit était aussi vif qu'à cinquante-trois ans, lorsque je l'ai rencontré pour la première fois."

Il attribuait sa bonne santé à l'observance des règles suivantes : " (1) l'exercice constant et l'air pur; (2) au fait que jamais, malade ou en bonne santé, sur terre ou sur mer, il ne perdit une nuit de sommeil de toute sa vie; (3) sa faculté de dormir, le jour ou la nuit, lorsqu'il se sentait fatigué; (4) se lever depuis plus de soixante ans à quatre heures du matin; (5) l'habitude de prêcher toujours à cinq heures du matin pendant plus de cinquante ans; (6) au fait qu'il ne souffrit presque jamais ni de douleurs ni de découragement ni de maladie grave au cours de sa vie."

Il ne faut pas oublier la source de cette vigueur que possédait John Wesley. Il passait au moins deux heures par jour en prière. Il commençait sa journée à quatre heures du matin. Un croyant qui le connaissait très bien écrivit à son propos : "Il considérait la prière comme la chose la plus importante de sa vie et je l'ai vu sortir de sa chambre, l'âme si sereine que cela se reflétait sur son visage qui resplendissait."

Aucune histoire de la vie de John Wesley ne serait complète si on ne mentionnait pas les veillées de prière qui avaient lieu une fois par mois chez les croyants. Ces veillées commençaient à huit heures du soir et se poursuivaient au-delà de minuit, ou jusqu'à ce que l'Esprit Saint descende sur eux. Ces veillées se fondaient sur

les références faites par le Nouveau Testament à des nuits entières passées à prier. En effet, quelqu'un fit le commentaire suivant à ce sujet :

“ Le pouvoir de Wesley s'explique par le fait que c'était un homo unius libri, c'est-à-dire, l'homme d'un seul livre, et ce livre était la Bible ”. Wesley écrivit peu avant sa mort : "Aujourd'hui, nous avons passé la journée dans le jeûne et la prière pour que Dieu étende Son œuvre. Nous nous sommes retirés seulement après une nuit de veille dans laquelle le cœur de nombreux frères a reçu un grand réconfort."

Dans son journal, John Wesley écrivit ce qui suit sur la prière et le jeûne : " Lorsque je faisais mes études à Oxford [...], nous jeûnions le mercredi et le vendredi, comme le faisaient les premiers chrétiens partout. Epiphane (310-403) écrivit : 'Qui ignore que les croyants du monde entier jeûnent le mercredi et le vendredi ?' " Wesley poursuivit : "Je ne sais pas pourquoi ils choisirent ces deux jours-là, mais c'est une bonne règle et si elle était bonne pour eux, elle le sera aussi pour moi. Cependant, je ne veux pas faire croire que ces deux jours sont les seuls jours de la semaine où l'on peut jeûner, car il est souvent nécessaire de le faire plus de deux jours. Il est très important de rester seuls et en la présence de Dieu lorsque nous jeûnons et que nous prions, afin de pouvoir percevoir la volonté de Dieu et afin qu'Il puisse nous guider. Les jours de jeûne, nous devons faire tout notre possible pour nous tenir à l'écart de nos amis et des distractions, même si celles-ci sont permises en d'autres occasions".

La joie qu'il ressentait à prêcher en plein air ne diminua pas avec la vieillesse ; le 7 octobre 1790, il prêcha ainsi pour la dernière fois, sur le texte : "Le royaume de Dieu est proche. Repentez-vous et

croyez à la bonne nouvelle." La Parole se révéla avec une grande force et les larmes de la foule coulèrent en abondance.

Un par un, ses fidèles compagnons de lutte, y compris sa femme, furent appelés au repos mais John Wesley continua à travailler. A l'âge de quatre-vingt-cinq ans, son frère Charles fut également rappelé et John, assis devant la foule, se couvrit le visage de ses mains pour cacher les larmes qui coulaient. Son frère, qu'il avait tant aimé pendant si longtemps, était parti et il devait maintenant travailler seul.

Le 2 mars 1791, alors qu'il allait avoir quatre-vingt-huit ans, sa carrière terrestre s'acheva. Toute la nuit précédente, ses lèvres n'avaient cessé de prononcer des paroles d'adoration et de louange. Son âme était inondée de joie devant les gloires du foyer éternel et il s'exclama : "Ce qu'il y a de mieux, c'est que Dieu est avec nous." Puis, levant la main comme un signe de victoire, il répéta à nouveau : " Ce qu'il y a de mieux, c'est que Dieu est avec nous." A dix heures du matin, entouré de croyants qui priaient autour de son lit, il dit : "Adieu" et comparut ainsi en la présence du Seigneur.

Un croyant qui assista à sa mort, rapporta cet événement de la façon suivante : "Nous ressentions tous la présence divine ; il n'y a pas de mots pour décrire ce que nous vîmes sur son visage ! Et plus nous le contemplions, plus nous voyions reflété sur son visage un ciel indescriptible."

On estima à dix mille le nombre de ceux qui défilèrent devant son cercueil pour voir le visage qui arborait un sourire céleste. En raison de la foule immense qui affluait pour lui rendre hommage, on fut obligé de l'enterrer à cinq heures du matin.

John Wesley naquit et grandit dans un foyer où il n'y avait pas abondance de pain. Par la vente de ses livres, il gagna une fortune qu'il utilisa pour la cause de Christ ; à sa mort, il laissa au monde : "deux cuillères, une théière d'argent, un vieux manteau " et des dizaines de milliers d'âmes sauvées en une époque de décadence spirituelle dramatique.

La torche que l'on avait arrachée du feu à Epworth, commença à flamber avec intensité à Aldersgate et Fetter Lane et depuis lors, elle continue à éclairer des millions d'âmes dans le monde entier.



Charles Wesley (1707-1788)

LE CHOEUR DU REVEIL EVANGELIQUE

Méthodistes dans la prison Newgate

La dernière des treize colonies anglaises à être établie était la Géorgie. La colonie était en partie une entreprise philanthropique organisée par James Oglethorpe, destinée à donner à ceux qui étaient tombés dans des périodes dures un nouveau début dans une nouvelle terre. Parmi ceux qui contribuèrent à l'établissement de la première colonie, se dénombraient John et Charles Wesley, envoyés en 1735 comme missionnaires par la Société pour la Propagation de l'Évangile. Charles devait aussi servir de secrétaire au Gouverneur Oglethorpe.

À bord du bateau qui naviguait vers l'Amérique et où se trouvaient les frères Wesley, il y avait aussi vingt-six allemand moraves. Tant John que Charles furent impressionnés par les hymnes chantés de ces chrétiens évangélistes et comprirent pour la première fois que chanter des hymnes pouvait être une expérience spirituelle. Charles tomba malade et resta en Géorgie seulement quatre mois ; John resta une année supplémentaire. En 1737, à Savannah, John imprima un Recueil de Psaumes et d'Hymnes destiné à l'usage dans ses assemblées. La moitié des chants avait été composée par Isaac Watts. La communauté n'était pas contente et un grand jury décida d'accuser Wesley d'avoir (parmi d'autres choses) "introduit

dans l'Eglise ... des hymnes non autorisés." John s'enfuit en hâte de la colonie avant que son cas ne fût traîné en justice.

La voie de l'autodiscipline

John et Charles Wesley vinrent d'une famille chrétienne ; tant leur père Samuel, qui était un ministre anglican, que leur mère Suzanne avait une forte et pieuse influence sur les garçons. Charles reçut son instruction à Westminster School, et entra dans l'église Christ Church à Oxford à l'époque où son frère aîné John partit aider dans l'église de son père. À Oxford, Charles organisa un "Club Saint" (Holy Club), où les membres se rencontraient chaque soir pour lire la Bible et prier. Charles et ses amis cherchèrent une méthode disciplinée d'amélioration spirituelle ; certains ridiculisèrent le groupe et les appelèrent "méthodistes" à cause de leurs manières méthodiques. John retourna plus tard à Oxford et devint le responsable du Club Saint que Charles avait organisé.

La voie de la foi

De retour à Oxford, après son bref séjour en Géorgie, Charles se retrouva face à face avec les revendications de Christ ; il reconnut que ses engagements religieux précédents avaient manqué de la foi simple en Christ qui caractérise le vrai christianisme. Le 21 mai 1738 marque la date de la conversion de Charles et ce jour-là, il ouvrit sa Bible dans le Psalme 40 :3 :"*Il a mis dans ma bouche un cantique nouveau, une louange à notre Dieu ; beaucoup l'ont vu, et ont eu de la crainte, et ils se sont confiés en l'Eternel.*" Charles avait en effet reçu un nouveau cantique et le jour suivant il commença son premier hymne, probablement "And Can It Be ? "

C'est l'expression d'une puissante et merveilleuse réjouissance dans la liberté trouvée en Christ :

*Longtemps mon esprit emprisonné était couché
Attaché par des liens au péché et à la nuit de la nature;
Ton œil a répandu le rayon vivifiant-
Je me suis réveillé, le cachot souterrain a flambé avec la
lumière;
Mes chaînes sont tombées, mon cœur était libre,
Je me suis levé, suis allé de l'avant et T'ai suivi.*

Apprendre au moyen des cantiques

Ce fut là le premier hymne parmi plus de 6500 autres que Charles avait composés. Pendant des décennies un flot irrésistible de cantiques spirituels se déversait de lui. Charles Wesley, comme Martin Luther, croyait que les hymnes étaient un moyen d'apprendre la théologie. Il composa en moyenne trois hymnes par semaine. Ils couvraient chaque domaine de la théologie aussi bien que chaque période de l'année liturgique.

Nouveaux cantiques pour les désespérés

La conversion de John Wesley suivit bientôt celle de Charles et les deux frères devinrent d'ardents prédicateurs. Ils décidèrent que les masses non atteintes entendraient l'Évangile, donc ils prêchèrent partout - dans les champs en plein air, les prisons, aux mineurs de charbon à l'entrée des mines. Cette sorte de chose n'était pas accomplie uniquement dans des cercles d'église respectables d'Angleterre de cette époque-là. Mais le message et la musique de Wesleys atteignirent le prolétariat d'Angleterre désespéré, opprimé et souvent obsédé de gin et quelques historiens spéculent que le ministère des Wesley apporta un changement de si grande portée

qu'il est possible qu'il ait permis à l'Angleterre d'éviter une révolution sanglante comme celle survenue en France au cours du même siècle.

En 1780, John publia un " Recueil d'Hymnes pour l'Usage des Gens Appelés Méthodistes " arrangés par catégories théologiques. Beaucoup d'hymnes avaient été composés par Charles. Dans la préface du recueil de cantiques, John célébra l'unicité du travail : *" Dans quelle publication de cette époque trouvez-vous une description aussi complète et distincte du Christianisme Scripturaire ? Une telle déclaration des hauteurs et des profondeurs de la religion... Des directives aussi claires pour rendre notre appel et notre élection ... sûrs ? "*

Chanter des hymnes était très important pour le réveil évangélique du dix-huitième siècle ; les hymnes étaient le moyen tant d'exprimer sa joie que d'apprendre les vérités scripturaires. Les hymnes de Charles Wesley paraphrasaient souvent l'Ecriture Sainte ainsi que le Livre de Prière anglican. Ils étaient toujours pleins de louange et ils continuent de nous enrichir aujourd'hui. Il est difficile d'imaginer un recueil d'hymnes sans les hymnes de Charles Wesley " O for a Thousand Tongues to Sing" (Oh que n'ai-je mille voix), "Rejoice, the Lord Is King" (Réjouis-toi, le Seigneur est Roi), "Jesus, Lover of My Soul" (Jésus, Amant de Mon Âme) et "Hark, the Herald Angels Sing." (Ecoutez, les Anges Chantent).

Remarque

Charles travaillait avec des compositeurs pour faire correspondre convenablement les airs avec ses paroles. Beaucoup de sources musicales furent utilisées y compris des chœurs allemands, des mélodies classiques et populaires et des nouveaux airs des psaumes. Parce que les poèmes de Charles comprenaient plus de

30 modèles de métriques différents, une grande variété de mélodies était nécessaire.

LES HÉROS DE LA FOI

Le chef de l'Eglise Yéhoshoua Mashiah (Jésus Christ) n'a pas cessé d'envoyer les apôtres et prophètes après l'époque de l'Eglise primitive comme beaucoup le croient. Au contraire, il a toujours continué de visiter la terre, à manifester sa sagesse infiniment variée au travers de l'Eglise qu'il s'est acquise par son sang et il le fera jusqu'à ce qu'il enlève son Eglise. Et même après cela il se souviendra toujours de son alliance en tendant davantage la main à ceux des temps fâcheux, c'est même là la preuve de sa toute puissance.

C'est à cause de cette fidélité du Seigneur, que nous avons entrepris de recueillir et mettre en ordre l'histoire d'hommes et de femmes (pas tous bien sûr) qui se sont laissés utilisés par Yéhoshoua Ha Mashiah (Jésus Christ) pour manifester sa gloire et produire un réveil après ceux de l'époque des premiers chrétiens.

Bien évidemment, le but de ce travail de recueil des héros de la foi n'est pas de glorifier ces grands hommes de réveil ou de dire aux chrétiens de mettre en eux leur foi, non plus de suivre les courants religieux fondés par certains d'entre eux, car bien que tous ces hommes et femmes aient marqué leur siècle, il laisse à regretter la fin de certains d'entre eux ou de leur ministère [Mieux vaut la fin d'une chose que son commencement...Ecclésiaste7 :8].

Au contraire, nous voulons montrer aux humains comment notre Elohim est vivant dans tous les âges et que dans votre époque vous pouvez être celui/celle ou ceux par qui il peut passer pour répandre son réveil dans votre entourage (famille, lieu de service, quartier, village, ville, pays ou continent) et s'inspirant de ces héros, leur vie de prière, leur foi, leur persévérance, leur faiblesse, leur renoncement, leur amour pour Adonaï et l'appropriation des intérêts de Yahweh au détriment des leurs.



Edition : OES Printing House

www.oeuvredusalut.org

 yeshu@lovers



Strictement interdit à la vente

6 176000 124535

